

JOURNAL
HELVÉTIQUE
O U
RECUEIL
D E

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ;
de Traits d'Histoire , ancienne & moderne ; de
Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nou-
velles de la République des Lettres ; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cu-
rieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

M A R S 1738.



A N E U C H A T È L.
DE L'IMPRIMERIE DE: JOURNALISTES.

M D C C X X X V I I I .

Avec Aprobation.

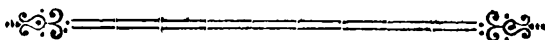
AVERTISSEMENT.

*P*our satisfaire aux desirs de plusieurs de nos
Souscrivans , principalement des Libraires
Etrangers , nous avons partagé nôtre Journal en
deux Parties , & nous continuerons à suivre les
pages de chacun séparément , pendant toute l'An-
née ; afin que les Lecteurs puissent , s'ils le jugent
à propos , détacher le Mercure Historique du
Journal Littéraire & relier l'un & l'autre de
la manière qui leur sera la plus commode.



JOURNAL HELVETIQUE

M A R S 1 7 3 8.



L E T T R E

*A Monsieur DE LUZE, Pasteur de Valangin
Sur le Squelet d'un Elephant pétrifié.*

MONSIEUR,



’AI vû quelque part faire des Expériences de Physique, en présence d’une Assemblée nombreuse, où les Philosophes & les Gens lettrés, ne se comptoient pas par douzaines, & dans laquelle le Professeur parut trouver peu de foi sur l’article de la force de l’Air ou de la vertu qu’il attribuoit à cet Agent, dans la vie des Animaux, jusqu’à ce qu’il eut

fait paroître un Chat sur la Scène. Les grimaces & les contorsions que ces différens Ordres de Spectateurs virent faire à cet Animal, dans le *Récipient* ou Vase de Cristal, à mesure que la *Pompe pneumatique* jouoit, leur persuada que le défaut d'Air incommodoit cette Bete & que c'étoit par la même raison, qu'elle étoit enfin tombée en sincope. Je crois même que la persuasion que produisit cette nouvelle Expérience ne fut entière, qu'après que celui qui faisoit jouer la Machine eut ranimé le Chat, en faisant rentrer l'Air dans le *Récipient* à la vue de tout le monde. C'est là à peu près le cas des Phisiciens, qui entreprennent de détruire l'opinion de ceux qui regardent les *Coquillages pétrifiés* comme des jeux de la Nature, en faisant observer la figure régulière, les proportions, la construction intérieure, de ces Corps marins. Le volume de ces Objets, leur couleur, les traits qui les caractérisent, ne sont pas allés frapans pour défilier les yeux des Hommes vulgaires ou prévenus. J'ai dessein de présenter aux Lecteurs du *Journal Helvétique*, qui seront de cet ordre, un sujet, qui fera bien paroli, à un Chat exposé en vue sur la *Pompe pneumatique*, & qui me paroît suffisant pour les convaincre, que tout ce qu'on trouve pétrifié dans la terre, n'appartient pas au *Règne Mineral*, & n'est pas un jeu de la Nature.

Je m'atendrai cependant à voir paroître dans le *Mercur*, des suppositions & des conjectures, qui iront à expliquer comment le Squelet que je fais paroître de nouveau, a pû se former dans le lit de fable où il fut déterré. L'Imagination pourra y creuser un Moule, plus aisément, sans doute, que dans les parois d'une Grote, ou dans la Masse qui la couvre. Quoi qu'il en soit, ces hipothèses seront ou originales & ingénieuses, ou elles divertiront les *Woodwardiens*, & peut être même les Fondeurs de Cloches, & ceux qui s'exercent à mouler des figures.

J'ai trouvé, *Monsieur*, l'Histoire de l'*Elephant pétrifié* écrite avec toute l'exactitude possible dans une Lettre latine d'ERNEST TENTZELIUS, Historiographe du Duc de Saxe. Elle est adressée au célèbre ANTOINE MAGLIABECHI, Bibliothécaire & Conseiller du G. Duc de Florence; & imprimée à *Gotha*. L'Auteur après avoir rapporté le fait, s'atache à montrer que tous les atributs des Os de l'*Elephant* convenoient au Squelet découvert. Il établit ensuite que ce n'étoit point là un *Fossile Mineral*, mais que c'étoit réellement un Animal pétrifié. Enfin il recherche comment ce Colosse avoit pû être transporté & enseveli dans cet endroit. Voici l'Extrait de ces trois Articles & l'Histoire de la Découverte, toute au long.

Le Squelet fut trouvé dans une Montagne

voisine de *Tomen*, Village situé à quelque distance d'*Erford*, dans le *Landgraviat de Thuringe*, qui fait partie de l'Electorat de la *Haute Saxe*. Le fond de cette Montagne, ou plutôt de cette Colline, est un lit de sable fin, très pur & très blanc, qui se transporte fort loin pour l'usage de divers Ouvriers. Ce fut là qu'au Mois de Décembre de l'année 1695. on déterra des Os prodigieux, qui faisoient partie des Jambes de derrière de l'Animal, & dont l'un étoit du poids de dix-neuf livres.

On en trouva ensuite un autre de figure ronde, avec son emboitement, plus gros que la tête d'un Homme & pesant neuf livres; & après celui là un plus grand encore appartenant à la Cuisse, & de la pesanteur de trente deux livres.

Au commencement de l'année suivante, après que le grand froid fut passé, on se remit à creuser dans le même endroit, & on découvrit l'Épine du dos avec les Côtes qui y étoient adherentes, & dans une plus grande profondeur deux Os sphériques plus vastes encore, avec les Os des Jambes de devant, & celui de l'Épaule long de quatre pieds & large de deux palmes & demi. On rencontra bientôt après les Vertèbres du Col, & l'Os pointu qui en forme le *Vertex*, ou le sommet. Enfin on découvrit une Tête énorme avec quatre Dents machelières, chacune du poids de douze livres,

livres , & deux grosses Dents ou Cornes sortant de cette Tête , larges de deux palmes & demi , & longues de huit pieds.

Pour éclairer le lieu où étoit cette Tête , afin qu'on pût la considérer plus exactement , on perça la Colline , & il falut pour cet effet creuser à la profondeur de vingt-quatre pieds : Ce qui étant exécuté , le Prince de Saxe Gotha s'y rendit le 22. de Janvier , & il voulut que Mr. *Tentzelius* , Auteur de cette Lettre , fut du nombre de ceux qui l'accompagnoient. Mais si d'un côté les Spectateurs considérèrent avec admiration cette Tête avec ses prodigieuses Dents , ils eurent d'un autre côté le chagrin de voir que la carie avoit rendu si fragiles tous ces Os , à l'exception des Dents machelieres , & qu'ils avoient tellement souffert dans la situation violente , où ils s'étoient trouvés , qu'on ne pût en emporter aucun , qui fut parfaitement sain & entier ; la plû-part étant rompus , & d'autres tout brisés.

Le bruit s'étoit d'abord répandu , que ces Os étoient ceux d'un Geant , mais il s'évanouit à la vûe de la Tête , & les sentimens se réduisirent ensuite à ces deux. Les uns soutenoient que c'étoit là un Squelet d'Elephant , que le tems avoit pétrifié , car il l'étoit presque entièrement. Les autres vouloient que cette Masse fut une *Licorne fossile* , ou une production minerale de

la Terre, & dont la forme étoit un jeu de la Nature.

Mr. *Tentzelius* qui se déclara pour le premier de ces sentimens, compare d'abord les dimensions & la figure des Os du *Squelet* avec celles qui se trouvent dans l'Anatomie d'un Eléphant, donnée par A. *Moulinus* à Dublin l'an 1681. & avec les Observations de J. *Ray*, autre Auteur Anglois; & il découvre une parfaite conformité entre les unes & les autres. Il s'atache ensuite à faire voir que ce *Squelet pétrifié*, n'étoit pas de la nature de ces *Fossiles minéraux*, qui ont des formes de Crânes, de Dents, d'Os, & qui se trouvent quelques fois dans des Antres, ou dans des Cavités souterraines.

Enfin nôtre Auteur examinant de quelle manière cet Animal, dont l'espèce est originaire des Indes & de l'Afrique, pourroit être venu dans la Thuringe, & avoir trouvé sa sépulture dans le fond de cette Colline; rapporte les différentes conjectures que l'on fit alors; les uns voulant que cette Bête, eut été amenée là par des Marchands de Rome, d'autres par *Attila*, des troisièmes par *Charlemagne*; & d'autres enfin par les *Comtes de Gleichen*, & tous jugeans, en conséquence qu'elle avoit été enterrée dans cette Colline. Mais Mr. *Tentzelius* oppose à ces conjectures, 1^o. Que l'usage qu'on a fait de l'Yvoire dans tous les tems, ne permet pas de croire, qu'on eut jetté là ce Cadavre, sans l'a-

voir

voir dépoüillé de ses défenses. 2°. Qu'on n'a pu vû tirer des Indes ou de l'Afrique des Eléphans d'une Taille si prodigieuse, & que ceux qu'on transporte en Europe, sont ordinairement d'une Taille petite ou moyenne & jeunes : au lieu que celui dont il est question, pourroit avoir seize pieds de hauteur, & avoit plus de deux Siècles au tems de sa sépulture ; c'est ainsi au moins qu'un Négociant, qui avoit passé plusieurs Années dans les Indes, en jugea par les Défenses du Squelet, faisant usage des règles qu'il tenoit des Indiens, & à l'aide desquelles, ils connoissent l'âge de ces Animaux.

Une 3. raison que l'Ecrivain de la Lettre oppose aux conjectures que nous avons rapportées, c'est qu'on ne conçoit pas comment on auroit voulu creuser une fosse d'une telle profondeur pour cette Bête. Et pour renverser entièrement cette supposition, il ajoute que la disposition de la Colline ne permet pas de croire cette prétendue sépulture, puis qu'en considérant avec attention ce Monticule on a pu s'assurer qu'il n'avoit jamais été creusé dans cet endroit.

Pour rendre cette vérité sensible, on fait observer au Lecteur, qu'une terre noire forme le premier *stratum* de la Colline, ou son lit supérieur épais de quatre pieds, sous lequel se trouve un *gravier friable*, qui reçoit dans le milieu de sa couche & au dessous, des pierres

de tuf, & de * *l'Osteocolle*. Ce second lit a cinq pieds de profondeur. Une Argile sablonneuse, dans laquelle se trouve encore une veine horizontale d'Osteocolle de deux pouces d'épaisseur, suit ; & au dessous de cette Argile qui occupe six pieds d'espace, toujours mesuré perpendiculairement, il y a la hauteur d'un pied de cette même matière. On retrouve après cela, un lit de gravier de six pieds de profondeur ; & enfin on découvre ce sable blanc & pur, au fond duquel on n'avoit pas encore pénétré, le Squelet aiant paru après qu'on y eut creusé à la profondeur d'environ trois pieds.

Cet arrangement ou cet état des différens lits sous lesquels s'est trouvé l'Eléphant, à la profondeur de 24. pieds, fait voir évidemment, dit l'Auteur, qu'on n'avoit jamais creusé là une fosse pour cet Animal, puisque si la Colline avoit été creusée dans cet endroit & remplie de nouveau après que le Cadavre y auroit été jetté, on y auroit sûrement trouvé les lits dérangés. Outre cela on conçoit beaucoup moins comment le tuf s'y feroit formé de nouveau, & auroit pû se lier & se durcir si fort. Il y auroit eu aussi dans ce cas de l'interruption dans les veines, & entre les racines de l'Ostéocolle, & cette Pierre sablonneuse n'auroit pas pû y croître en telle quantité, qu'elle forma une couche de deux pieds d'épaisseur

* C'est une pierre sablonneuse, on s'en sert pour agglutiner & remettre en peu de tems les Os rompus.

feur au milieu du gravier, qui composoit le second lit supérieur, & remplir au dessous l'espace de deux pieds, &c.

Mr. Tentzelius aiant ainsi fait voir que ces conjectures étoient hazardées, tient que cet Elephant est l'un de ceux qui périrent avec les autres Animaux dans le Déluge, & que flottant sur les Eaux, il se rencontra dans la colonne qui couvroit cet endroit de la Terre, lorsque les eaux commençoient à baisser, & qu'ayant gagné le fond elles le couvrirent des sables qui formèrent ces différens lits, & sur lesquels une terre noirâtre s'amassa, après que la surface fut desséchée. L'Auteur prétend qu'on ne peut expliquer cette découverte que par cette Catastrophe Universelle, & il remarque que divers lits de sables ou d'arennes, prouvent que la Colline de Tonnen a été formée par le Déluge; & que la profondeur de la Terre qui se trouve au dessus, confirme aussi cette vérité. C'est ce qu'il explique, & qu'il établit dans les dernières pages de sa Lettre.

Vous avouerez, Monsieur, qu'en suposant le Squelet & la Colline dans l'état où l'Historiographe Saxon, nous les a représentés, les *Jeux de la Nature* & les *Séminia* de quelques Physiciens, ne peuvent gueres figurer ici avec honneur. Feu Mr. ISELIN, Docteur & Professeur en Théologie à Bâle, à qui la Lettre de Mr. Tentzelius n'avoit pas échappé, me fit
l'hon.

l'honneur de m'en parler à l'occasion des *Lettres Philosophiques* de Mr. BOURGUET, qu'il vit en Manuscrit : & il ne doutoit point que ce Squelet d'Eléphant ne fut une Relique du Déluge.

Vous avés, Monsieur, dans le voisinage de *Valangin*, une espèce de Souterrain, d'où l'on tire un sable fin, & qui sert aux mêmes usages que celui de *Tonnen*. N'y découvri-
ra t'on point aussi quelque Animal pétrifié ? Il y a encore à une certaine distance de là quelques toises de roc, toutes tapissées de Coquillages, & les pierres dont le Château de *Valangin* est bâti, en étoient parsemées. Les Réflexions judicieuses que je vous ai eui faire sur ces pétrifications, me persuadent que vous ne serés pas fâché de lire dans le *Mercur Suisse* l'Extrait que je viens de donner en faveur des Amateurs de la Phisique, & pour engager à le lire avec plus d'attention je me suis déterminé à le faire paroître sous vôtre Adresse. J'ai l'honneur d'être.

MONSIEUR,

Neuchâtel ce 14. Mars 1738.

Vôtre . . .



LE Morcéau que nous allons donner, nous a parú si ingénieux & si bien tourné, que nous sommes persuadés que les Personnes qui ont du goût le verront avec plaisir, quoi qu'il ait déjà parú ailleurs, il y a quelque tems. Il nous a été remis par une Personne de mérite, qui nous a promis d'y faire quelques Remarques ; si elle nous tient parole, nous les insérerons dans un des Journaux suivans.

REFLEXIONS SUR LA POLITESSE.

LA *Politesse* consiste à ne rien faire & à ne rien dire qui puisse déplaire aux autres ; à faire & à dire tout ce qui peut leur faire plaisir, & cela avec un air, & une façon de s'exprimer, & des manières qui aient quelque chose de noble, d'aisé, de fin & de délicat.

Il faut donc considérer dans la *Politesse*, & le fond des choses, & la manière de les dire & de les faire.

Cette manière est le point le plus important : Un Homme auroit beau être obligeant, serviable, complaisant, civil même ; sans une certaine manière d'être tout cela, il ne passeroit que pour un honnête Homme, un bon Homme, & point du tout pour un Homme poli.

Comme on a appelé l'Esprit, *Raison assaisonnée*,

née, on pourroit appeller la Politesse, *Bonté assaisonnée*. L'Esprit, la Politesse font je ne sai quoi de fin, de délicat & de brillant, ajoutez à la Raison, à la Bonté.

Il y a beaucoup d'arbitraire dans cette manière de dire & de faire les choses, de témoigner aux autres les dispositions avantageuses où nous sommes à leur égard, de leur marquer du respect, de l'estime, de l'amitié, &c... Ainsi elle varie, selon les différentes Nations. L'usage du Monde peut seul la faire bien connoître & y former. L'Instruction la plus étendue n'apprend pas tout, parce qu'elle ne sauroit tout exprimer; à plus forte raison, ne met-elle pas en état d'agir. Il y a bien loin de la Politesse spéculative, à la Politesse pratique. La Politesse est une chose d'expérience & d'usage.

Ce qui met le plus en état de profiter de cette expérience & de cet usage du Monde, c'est beaucoup de bonté & de douceur dans le Caractère; beaucoup de finesse de sentiment, pour discerner promptement ce qui convient, eù égard à toutes les circonstances, où l'on se trouve; ce qui s'appelle les bien-séances; enfin beaucoup de souplesse dans l'humeur, & une grande facilité d'entrer dans toutes les dispositions, de prendre tous les sentimens qu'exige l'occasion présente, ou du moins de les feindre.

Mais il est très difficile de feindre & de dissimuler. L'Homme est naturellement sincère, il aime à dire ce qu'il pense, à témoigner ce

qu'il sent; ainsi il est impossible que l'on soit poli, du moins qu'on le soit constamment, avec certains détours qu'il faudroit cacher pour le paroître, comme l'orgueil, la colère, la dureté de Cœur, la malice, &c. Disons tout, le seul penchant à la sincérité, * le grand éloignement de tout déguisement & de toute dissimulation suffit pour rendre impoli: Une des Règles les plus communes de la Politesse, est qu'il ne faut pas dire tout ce qu'on pense, ni faire tout ce qu'on voudroit.

On ne se bornera pas même à acuser la sincérité d'impolitesse. Comme il y a d'ordinaire plus de mal que de bien à dire des Hommes; comé il y a une infinité d'ocasions de les contredire avec justice, soit dans leurs opinions, soit dans leurs passions; celui qui leur parleroit toujours avec une entière sincérité, passeroit pour malin.

Pour être poli positivement, c'est-à-dire, pour faire, & sur tout pour dire des choses polies, il faut avoir de l'Esprit; mais il suffit presque d'avoir une bonne Éducation & un peu de bon Sens pour être poli négativement, c'est-à-dire, ne rien faire & ne rien dire d'impoli. Telle est la Politesse de beaucoup de personnes d'un Esprit médiocre, qui ne laissent pas de se faire aimer & d'être de bonne Compagnie, jusqu'à un certain point, par leur complaisance, leurs attentions, &c. Il

* Cette Pensée ne nous paroît pas juste; aussi nous attendons-nous qu'elle sera relevée dans les Remarques que l'on a promises.

Il y a une impolitesse de malice, & une impolitesse de grossièreté. Celle-ci attire le mépris ; celle là attire la haine.

Mais être appelé impoli, est, à mon avis, une plus grande injure, que d'être appelé malin & satirique.

L'accusation d'impolitesse est une des plus grandes injures, selon moi ; parce qu'elle emporte une idée de bassesse dans la Naissance, & de petitesse dans l'Esprit.

Or les reproches les plus piquans, sont ceux qui regardent l'Esprit & la Naissance. Un Homme de Guerre seroit peut être aussi offensé d'être appelé sot ou faquin, que d'être traité de lâche.

Les Personnes extrêmement vives, ne sont pas pour l'ordinaire fort polies ; leur vivacité les entraîne presque toujours, tantôt vers un objet, tantôt vers un autre ; elle les fait agir & parler précipitamment, souvent même sans réflexion.

Les Personnes vives sont presque toujours colères, impatientes, opiniâtres, du moins pour le moment.

La réputation d'un Homme poli, est une des plus avantageuses qu'on puisse avoir dans le Monde ; la Politesse est au moins l'apparence des plus belles qualités, des plus excellentes Vertus, tant de l'Esprit, que du Cœur ; elle attire tout ensemble l'estime & l'amour.

Mais souvent pour éviter l'Impolitesse, on tombe dans l'affectation & les façons ; ce qui est

est plus ridicule & plus désagréable que la simple grossièreté.

Ainsi on peut pêcher contre la vraie Politesse par excès & par défaut.

Les témoignages excessifs & trop fréquens d'estime, de respect &c. ne flatent plus, ne font que gêner ceux auxquels ils s'adressent, & par là sont contraires à la vraie Politesse, dont le but est de plaire. C'est un grand Art de savoir les mesurer selon les Personnes & les circonstances. Ce qui s'appelle faire des façons avec son Inférieur, ou son Egal, s'appelle faire son devoir avec son Supérieur.

Les défauts qui nous choquent le plus dans les autres sont ceux qu'ils prennent pour des agrémens. Ils sont fort contents d'eux mêmes, pendant qu'ils nous paroissent ridicules; & dès lors ils nous le paroissent encore d'avantage; ils nous deviennent même à charge, par l'orgueil, qui est d'ordinaire le principe & la suite de cette méprise. De plus les défauts auxquels on s'est étudié, comme à des qualités, sont beaucoup plus choquans que les Vices naturels. Voilà pourquoi l'Air affecté & précieux choque également tout le Monde. La vraie Politesse en rit, l'Impolitesse en murmure.

Mais il ne suffit pas de ne rien dire, ni de ne rien faire qui puisse blesser les autres; ce n'est pas avoir satisfait à tout ce que renferme ce devoir, si l'on ne souffre ce que les autres peu-

vent dire ou faire d'ofensant ou de moins poli. Ainsi une grande partie de la Politesse consiste à souffrir l'Impolitesse des autres.

Témoiner aux autres qu'ils nous ofensent, c'est presque toujours les ofenser.

Il est d'autant plus difficile d'être poli, qu'il y a moins de gens qui le soient véritablement.

Comme la plus forte passion des Hommes est celle d'être estimés & considérés, la Politesse consiste sur tout à témoigner aux autres de la considération & de l'estime, à flater leur orgueil. La vanité est la source, l'affaïsonement de nos plus grands plaisirs.

Pour apprendre à connoître la Politesse, il faut voir des Personnes polies; mais pour se perfectionner, & se fortifier dans la pratique de la Politesse, il seroit peut être utile quelque fois de se trouver avec des Gens impolis. Des occasions fréquentes d'agir & de surmonter une difficulté considérable, avancement bien mieux que de simple exemples. Leur impolitesse déplaît, l'on voit en quoi ils manquent, & par là même l'on n'y tombe pas.

Le Commerce des Femmes est, dit-on communément, la meilleure Ecole de Politesse. Cela est vrai; non pas tant neantmoins parce que les Femmes sont polies, que parce qu'il faut l'être beaucoup avec elles. Il n'y a pas tant à profiter des exemples de politesse qu'elles nous donnent, que de la nécessité où nous sommes d'en avoir beaucoup à leur égard,

non seulement pour leur plaire , mais pour en être soufferts. Le mérite le plus essentiel d'un Homme auprès des Femmes sages, c'est une grande Politesse. Quelques Femmes ont des Amans à qui manquent toutes les qualités qui se peuvent nommer. Très peu sont capables de choisir pour Ami un Homme à qui rien ne manqueroit du côté de l'Esprit & du Cœur ; mais qui n'auroit pas ces dehors agréables , ces manières nobles , aisées , qu'on appelle l'Air du Monde.

Il me semble qu'on peut distinguer trois sortes de mérites. Le mérite estimable , le mérite aimable , & le mérite agréable. Le mérite estimable est celui de la supériorité des lumières , des talens , du savoir , de la parfaite probité &c Le mérite aimable est celui des sentimens , de la douceur dans le Caractère , de l'égalité de l'humeur , &c Le mérite agréable est proprement celui de la Politesse.

La Timidité ne se corrige gueres par de simples avis , encore moins par des railleries & par des reproches. Il est bon de paroître ne faire pas trop d'attention à une Personne timide , cela la met plus à son aise. La Femme du monde qui marche le mieux , marche de mauvaise grace dès qu'on la regarde : Il faut quelque fois exciter la confiance de certains gens par des louanges courtes & mesurées ; les Eloges trop fort les déconcertent ; ils plai-

roient s'ils pouvoient se flater de plaire. Il y en a d'autres qu'il faut tâcher de guérir de leur trop de sensibilité aux Jugemens qu'on peut faire d'eux ; car c'est la source de leur timidité & cette espèce de timidité est peut être elle même vanité.

Il y a de la Politesse à se livrer de bonne grace dans la Conversation, à n'avoir pas plus d'Esprit que ceux avec qui on se trouve, à n'affecter point trop de justesse, à donner quelquefois lieu à la contradiction & à la critique ; en un mot, à n'avoir pas toujours raison. Mr. un tel parle bien, dit on, mais il ne dit rien dont il n'ait fait auparavant le brouillon dans sa tête ; aussi parle t'il peu ; les brouillons emportent trop de tems ; le moment de l'apropos s'enfuit ; par là un Homme est toujours gêné & toujours gênant : C'est orgueil, c'est vanité pure, & par conséquent Impolitesse ; car la Politesse consiste à savoir cacher sa vanité & à flater celle des Personnes avec qui l'on se trouve.



A MONSIEUR LE SPECTATEUR.

J'AI lû, *Monsieur*, avec bien de l'attention le Discours que vous nous avez donné le Mois de Décembre dernier, dans le *Mercure Suisse*, page 105. où vous nous faites connoître le Crime de l'Adultère, les suites fâcheuses qui en résultent, & les anciennes Loix qui le punissoient sévèrement.

Vous

Vous commencez par nous donner le portrait & l'état de vôtre Personne, afin que nous vous jugions impartial. Je ne saurois cependant vous croire bien fondé à conclure que vous avez pris un bon parti, en celui de ne vous pas marier; & il me semble que vous n'avez pas tenu la balance égale, sur le crime des Femmes, & sur celui des Hommes; enfin vous ne nous dites point d'où coule la source de ce mal, & comme on pourroit le corriger; c'est ce qui méritoit vôtre attention.

Vous dites pag. 106. *Vieux Garçon sans amourettes & sans intrigue, l'on ne me soupçonnera pas, &c.* Si vous entendez par là, *Monsieur*, vôtre situation présente, on pourra le croire; mais si vous prétendez insinuer d'avoir été toûjours tel, vous le persuaderez difficilement: Vous parlez trop savamment de la galanterie des Femmes, pour n'avoir jamais eû de commerce avec le beau Sexe; vôtre Politesse vous contredit aussi, on ne se polit pas ailleurs; c'est un de vos Confrères, qui en est mon garant. Le *Spectateur* ou *Socrate Moderne* dit. * *L'Homme ne seroit pas seulement une Créature malheureuse, mais grossière & imparfaite, s'il ne conversoit qu'avec d'autres Hommes. La peine qu'ils se donnent pour obtenir les bonnes graces de l'autre Sexe, polit & raffine, ces manières brusques & impérieuses qui leur sont naturelles, &c...* D'un autre côté, les Femmes

joient toutes sortes de Personnages pour se rendre aimables aux Hommes ; c'est un dessein qui leur roule toujours dans l'Esprit , soit qu'elles parlent , se meuvent , ou nous sourient , tous les traits de leurs Visages , & tous leurs ajustements sont remplis de charmes pour nous , & de pièges qu'elles nous tendent. . . . Il n'y a nul doute que ces égards mutuels entre les deux Sexes ne tendent à les perfectionner l'un & l'autre , &c.

Si ce Socrate Moderne n'avoit pas été en commerce avec le beau Sexe , il n'auroit jamais pû raisonner , sur ce fait , avec autant de bon sens.

Le célèbre SOCRATES ne faisoit-il pas de fréquentes visites à la belle ASPASIE , Femme de PÉRICLÈS. Je sai bien que le génie supérieur de cette Belle y entroit pour beaucoup ; mais sa beauté & sa politesse y avoient aussi leur part. Un certain respect , que le beau Sexe nous inspire , fait que nous cherchons à lui plaire par des manières douces , complaisantes , agréables , &c. C'est là ce qui nous polit.

Vous dites ensuite , *Qu'un Faiseur d'Horoscope , habile Homme , vous a prédit dans votre jeunesse , une grande disgrâce , si vous vous mariez ; que votre Miroir vous l'a confirmé , que la laideur du Mari est d'une mauvaise augure pour la fidélité d'une Femme. Vous concluez de-là que vous avez pris sagement le parti du Célibat , &c.*

Agréés , je vous prie , Monsieur le Spectateur ,
que

que je vous dise naturellement ce que je pense : Il y a quelque foiblesse à croire les Faiseurs d'Horoscopes & Diseurs de bonne aventure ; c'est la pensée d'HORACE dans sa Lettre à JULIUS FLORUS.

* Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,
- Nocturnos Lemures , portentaque Theſſala rides !

Vous moquez-vous des Songes, des Spectres & des Prodiges des Sorcières, des Lutins & des Enchantemens magiques ?

Quoiqu'Horace ne parle pas là directement des Faiseurs d'Horoscope, ils y sont naturellement entendus ; puisqu'il n'y a pas plus de vérité dans leurs prédictions, que dans l'Art magique & dans les Songes.

Je vous avoue que jusqu'à présent, je n'avois pas oûi dire qu'un Homme eût consulté son Miroir pour se marier ; je croiois qu'il étoit plus naturel de consulter, *Quid valeant humeri, quid ferre recusent.* Je me sers de mon Latin, quand je ne trouve pas des mots dans nôtre Langue, qui expriment bien ma pensée. La beauté est de l'Apanage du Sexe ; si vous voulez, elle sera encore de celui d'un Petit Maître.

Je ne saurois me persuader, *Monsieur*, que vous soiez bien fondé à vous applaudir de vôtre Célibat. Je le considère comme un état violent, oposé à nôtre Nature ; je crois que tout ce qui résiste à ce pour quoi nous avons été

H 4 créés,

créés, ne sauroit faire nôtre bonheur. Quels désordres chez un nombre infini de gens entrés dans le Célibat de gré ou de force : Toute l'Europe nous en fournit tant d'exemples, qu'il n'est nul besoin d'en rapporter ici. Le nombre de ceux qui ne s'en repentent pas, est bien petit. C'est une entreprise, j'ose dire, téméraire, de combattre la Nature.

* Naturam expellas furca, tamen usque recurret,
Et mala perrumpet furtim fastidia vitrix.

Chassez la Nature, à coup d'Estoc, elle reviendra toujours, & surmontera insensiblement le dégoût qu'on a de ce qui est bon.

Le Mariage est d'institution divine; c'est donc un état saint. S'il y arrive du désordre, cela ne le regarde point; mais on doit l'imputer au mauvais Cœur des Conjoints, qui d'un état rempli de douceur, savent, par leur mauvaise vie, en faire un état de chagrin & d'amertume. C'est au Mari, comme le premier entre deux égaux, à être d'un bon exemple : *Un bon Mari fait une bonne Femme.*

Vous dites page 108. *Il n'en est pas tout à fait de même de l'imputation odieuse qu'on fait à un Mari du déshonneur qu'on fait à sa Femme; ce point mérite d'être examiné avec soin. Si la Femme infidèle fait à son Mari un sanglant affront, & une injustice marquée, comme cela est certain, quoi de plus ridicule, & de plus injuste, que de faire dépendre l'hon-*

* Horace L. I. Epitre 10. v. 24.

L'honneur d'un Homme de la mauvaise conduite de sa Femme ?

Cela sera vrai , si on y ajoute le correctif , en disant que le Mari vit chastement. S'il en est autrement , il n'y aura pas plus d'injustice d'un côté que de l'autre , & tous deux mériteront également d'être méprisés.

Vous dites à la même page , un peu plus bas. *D'où peut venir une coùtume aussi déraisonnable , &c.* Vous en donnés ensuite deux raisons. Je passe la première ; l'autre est à la page 109. en ces termes : *Ou bien si les Hommes connoissant la foiblesse du beau Sexe , & le besoin qu'il a de Gardiens vigilans , avoient imprimé de la honte à ceux qui ne veilleroient pas avec assez de soin sur leur Compagne , ils auroient placé leur honneur dans un Vaisseau bien fragile.*

Cette raison me paroît bonne. Je crois que le deshonneur du Mari tiré de l'infidélité de sa Femme est une vieille tradition : Dans les anciens tems , un Mari , qui ne faisoit pas tout son possible pour bien vivre avec sa Femme , qui ne lui étoit pas d'un bon exemple , & qui ne remplissoit pas dûement les devoirs du Mariage , méritoit d'être méprisé , si cette conduite lui atiroit l'infidélité de sa Femme. Y auroit - t - il là bien de l'injustice ? Je ne le crois pas , sans que pour cela je prétende autoriser le désordre de la Femme. *La garde la plus sûre de ce Vaisseau fragile , est l'Amour du Mari.* Les

Les Hommes sur ce fait ont-t-ils moins de foiblesse ? Leur Vaisseau est-t-il moins fragile ? Je ne sai, s'ils oseroient le dire. Ce qu'on voit tous les jours, c'est que ce Vaisseau se casse au premier heurt. Ils en rient entr'eux, & prétendent que le Sexe soutienne des chocs auxquels ils succombent eux mêmes. N'y a-t-il pas là du ridicule, pour ne rien dire de plus ?

Quand vous parlez, *Monsieur*, des Femmes débauchées, votre Esprit vous fournit abondamment de matières. Il est par contre un peu stérile sur le sujet des Hommes impudiques, dont les débauches égalent du moins celles des Femmes. Il y a là un peu de partialité, & il me semble qu'elle auroit eû meilleure grace en faveur du Sexe, qu'on prétend être le plus foible. Vous faites beaucoup valoir & avec justice, la supposition des Enfans qui enlèvent une partie du bien aux légitimes, cela peut être compensé par la débauche d'un Impudique avec des Femmes de même trempe, où il dépense une partie de son patrimoine & quelque fois le tout. Est-il rare de voir de tels Hommes ? N'est-ce pas un bien qu'ils ravissent également à leurs Enfans ?

Vous dites à la page 116. que, par rapport à DIEU, le Crime de l'Adultère est égal dans les deux Sexes. Quel droit donc ont les Hommes d'y mettre de la différence, & d'aggraver celui

celui de la Femme ? SENEQUE dit d'un Mari

* Sciet in Uxorem gravissimum esse genus injuria
habere pellicem.

Un Mari ne sauroit faire une injure plus insupportable à sa Femme , que celle d'avoir une Concubine.

Quoi donc ! Un Mari sera un impudique , méprisera sa Femme ? Bel exemple pour l'inviter à être chaste & fidèle ! Sera - ce quelque chose de fort étonnant que la foiblesse du Sexe , accompagnée d'un peu de vengeance , qui lui est assez naturelle , la porte à oublier son devoir ? L'Esprit est prompt , la chair est foible : Prétendra - t - on qu'il ait plus de force & de bon sens que l'Homme ? Je fais bien que le mauvais exemple du Mari n'autorise pas la Femme , qu'elle n'en est pas moins impudique ; mais il y auroit bien de la Vertu & du mérite dans une Femme qui pourroit voir de sens froid les désordres de son Mari , & lui conserver toute sa tendresse. Il y en a , & il y en aura toujours de telles , qui seront d'autant plus à louer , qu'il est certain que les passions sont naturellement plus violentes dans le Sexe ; par conséquent plus difficiles à surmonter.

Que le Mari donc soit en exemple à sa Femme , & que par son Amour & sa complaisance ,

plaisance, il l'invite à lui être chaste & fidèle.

Si un Mari a le défaut de bien des Hommes & qu'il prétende, comme Supérieur & Maître, de commander & se faire respecter, une Femme sage, lui obeitra, mais ce fera tout ce qu'il en obtiendra.

† Vis te Sexte coli : Volebam amare.

Parendum est tibi : Quod jubes, coleris.

Sed si te colo, Sexte, non amabo :

Sextus vous voulez être respecté, je souhaitois de vous aimer. Il faut vous obeitr : J'exécute ce que vous commandez ; mais Sextus, si je vous respecte, je ne vous aimerai pas.

C'est la Nature qui parle, qu'un Mari ne se fasse point d'illusion, il ne parviendra jamais à se faire aimer de sa Femme, s'il en exige du respect & de la soumission.

Je veux bien croire, qu'il y a des Maris & des Femmes d'une humeur si bizarre & d'un naturel si mauvais, que la bonne conduite de l'un n'opérera pas sur l'Esprit de l'autre ; mais le nombre en est petit ; ce sont des Créatures formées du limon du *Stix*, qui doivent retourner au lieu d'ou elles sont sorties.

Je viens à une autre cause qui produit du désordre dans le Mariage ; c'est le peu d'attention des Pères & Mères, quand il s'agit de marier leurs

‡ Martial L. 2. Epig. 54.

leurs Enfans. Leur principal, je pourrois dire, sans beaucoup hazarder, leur unique soin est de les marier richement. Ils croient par là remplir parfaitement leurs devoirs ; c'en est cependant la moindre partie. On propose à un Fils une riche héritière ; il répond qu'elle est laide, qu'elle n'a nul agrément qui lui puisse faire espérer de l'aimer : On lui dit tant de raison, pour lui persuader que ce Mariage lui convient, que l'obéissance qu'il doit à ses Pères & Mères, & son peu d'expérience, le déterminent. A l'égard du Sexe, on est dans les mêmes principes : On croit une Fille bien pourvûe dès qu'on l'a livrée à un Homme riche. Si elle s'avise de dire qu'elle ne connoit point cet Homme, qu'elle ne sauroit se promettre de l'aimer ; on lui répond vous êtes jeune, vous ne savez pas encore ce qui vous convient, vous devez suivre la volonté de vos Pères & Mères ; on la fait marcher à l'Autel. J'avoue que par là, non seulement, on leur fournit le nécessaire, mais aussi le superflu ; cependant ce ne sera jamais les Richesses, qui entretiendront l'union & la paix dans le Mariage ; il faut quelque chose qui saisisse nôtre Cœur, & nous lie d'amour avec nôtre Epouse.

D'ailleurs le peu d'attention qu'on a sur l'âge, fait que souvent on marie une jeune Fille à un vieux Garçon : La disproportion d'âge étant trop considérable, l'expose souvent à de grandes épreuves.

Quand

Quant aux mœurs des Parties, c'est la dernière chose à laquelle on pense ; que dis-je ? ce n'est plus la mode de s'en informer ; il suffit qu'il y ait du Bien, des Richesses : Qui peut résister à la vue d'un Cofre fort ?

* Inde faces ardent, veniunt à dote sagittæ.

C'est de-là que part ce qui ébloiit les yeux des Pères & Mères ; c'est la dote qui tire ces flèches, qui enflamment nôtre Cœur.

Y a-t'il donc de quoi tant s'étonner de voir du désordre dans de tels Mariages, où l'intérêt seul a part, où les inclinations des Parties n'entrent en aucune considération ? Aprofondissez cela, *Monsieur*, vous trouverez que la source du mal découle plus des Pères & Mères, que des Epoux & Epoufes.

C'est là une petite ébauche de cette Matière. Il ne m'auroit pas été difficile d'y donner plus d'étendue ; mais j'ai crû que ce seroit empiéter sur vos droits.

Un Spectateur est un Censeur des Mœurs du Public. Pourriez vous mieux, *Monsieur*, employer vos Talens, qu'à bien faire connoître, aux Pères & aux Mères, aux Maris & aux Femmes, leurs devoirs dans le Mariage, & d'y rapeller les Mœurs des anciennes *Sabines* ? Quelle gloire pour vous, d'y faire revivre la Chasteté, & d'y voir renaître cet heureux

reux tems que chante HORACE, dans son Ode
à l'Empereur AUGUSTE !

* Culpari metuit fides :
Nullis polluitur casta Domus stupris :
Mos & Lex , maculosum edomuit nefas :
Laudantur simili prole puerperæ :
Culpam pœna premit comes.

On craint de violer la foi : l'honneur des chastes Familles n'est plus soûillé d'Adultères : les Loix & les bonnes Mœurs ont domté le Vice : & l'on peut dire aujourd'hui à la gloire de nos Femmes , que nos Femmes que nos Enfans , nous ressemblent : les sévères chatimens suivent le Crime de près.

Perfuadez aux Pères & Mères, qu'ayant donné une bonne Education à leurs Enfans, ils auront fait peu, s'ils ne les marient à des Personnes vertueuses ; que sans cela toutes les Richesses, qu'ils pourroient trouver dans le Mariage ne sauroient les rendre heureux. Ce n'est que dans une fortune médiocre, que se cultive la Vertu.

* Præstabat castas humilis fortuna Latinas
Quondam , nec vitis contingi parva sinebat
Testa labor , somnique breves : & vellere Thufes
Vexatæ , duræ que manus

Autre fois , la petite fortune des Femmes les
ren-

1 L. 4. Ode 5.

1 Juvenal Sat : 6. v. 235.

rendoit chastes & honnêtes; le travail qui les occupoit dans leurs Cabanes, le peu de sommeil qu'elles prenoient, leurs mains endurcies à la peine, chassoient loin d'elles tous les Vices.

Per suadez aux Maris, pers uadez aux Femmes, qu'ils ont chez eux leur véritable bonheur. Faites leur bien connoître, que c'est en vain qu'ils cherchent ailleurs que dans une bonne Conscience, la Paix de l'Âme, qui seule peut les rendre heureux. C'est par là que vous déracinerez le Crime qui a fait le sujet de vôtre Discours.

Faites leur une agréable peinture du bonheur d'une Famille, où la Pieté règne, où le Mari & la Femme chastes & vertueux, s'aiment si cordialement, qu'ils ne se quittent pas sans chagrin, & se revoient toujours avec un nouveau plaisir. Quelle joie, dans toute la Famille, de voir leurs Chefs dans une parfaite Union ! Quel exemple à leurs Enfans ! Quelle satisfaction à leurs Parens & Amis ! C'est dans une telle Famille que la Vertu fait sa résidence. Je ne sai, *Monsieur le Spectateur*, si dans ce Monde il y a un état plus parfait : Si vous en connoissez un plus heureux, faites moi le plaisir de me le communiquer. Je suis avec bien de la considération.

MONSIEUR,

Bordeaux ce 20. Février 1738. Vôtre, &c.

DE SYLVIS.



AUX JOURNALISTES,

Contre les Apologistes de Mr. WOLF.

C^p Est aparemment, *Messieurs*, le Jugement avantageux que Mr. *E. de V.* a porté de la Lettre de Mr. *N. Beguelin*, qui vous l'a fait inferer dans vôtre Journal. Il l'a trouvée solide, * intéressante & curieuse. Après une telle aprobation, pouviez-vous vous dispenser de la mettre au jour? Je doute fort pourtant qu'elle ait parû telle à tous vos Lecteurs: Ceux qui, suivant l'Avertissement de *ST. PAUL*, ne se laissent point séduire par une vaine Philosophie, n'y auront certainement pas découvert ces Caractères, qui l'ont rendu si recomandable à Mr. *de V.* Qu'y a-t'il après tout de si intéressant pour le Public, dans l'Apologie d'un Siffème, qui, de l'aveu même de ces Messieurs, introduit un certain Pirronisme, & va à nous faire douter de l'existence réelle de ce qui nous environne? Que peut-on dire de solide pour sa défense, & que doit-il y avoir là de curieux que pour les Esprits forts & les Libertins? Je me garderai bien au reste d'ataquer directement ce Siffème: On prétend que le Professeur de *Hall*, & celui de *Geneve* n'y voient goûté; à plus forte raison pourroit-on dire de moi, que je ne suis pas en

I état

état d'entendre cette Philosophie. Laisant donc ces jeunes Savans dans la pensée où ils sont, qu'ils ont seuls le don de la comprendre, je me contenterai de faire quelques Remarques sur ce que Mr. *Beguelin* dit à la fin de sa Lettre, où cet Apologiste de Mr. WOLFF, expose les raisons qui empêchent ce Philosophe d'admettre les preuves qu'on emploie ordinairement pour prouver l'existence d'un Dieu : *C'est, dit-il, * qu'on y admet sans démonstration, des Propositions qui peuvent être révoquées en doute, & dont la preuve seroit plus difficile que celle de l'existence de Dieu même.*

J'avouë que si cela étoit, je serois le premier à rejeter des preuves si défectueuses ; mais où est-ce que ce Philosophe les a vû si mal exposées ? Je soutiens au contraire qu'on ne peut rien ajouter à l'exactitude, & à la solidité avec laquelle plusieurs Théologiens ont développé, & poussé les preuves dont il s'agit.

C'est ce que je pourrois vérifier de la manière la plus sensible, si je voulois rapporter ici ce qui a été dit & écrit sur cette Matière. Mais outre que cela me meneroit trop loin, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les Livres qui traitent de l'existence de DIEU, pour voir d'abord combien est faux ce qu'affirment pourtant si hardiment Mr. *Wolff* & son Apologiste ; *que dans les preuves de cette Vérité, on ad-*
mes

met, sans démonstration, des propositions, qui peuvent être révoquées en doute, & qu'on les soutient plutôt par l'autorité que par le raisonnement :

Là on verra, que les propositions, qui, suivant Mr. *Wolff*, ne peuvent point être admises sans preuves, sont démontrées parfaitement, qu'on répond demême d'une manière très solide à ses objections, & que, par conséquent, c'est très mal à propos, que son Apologiste en demande encore, d'un ton si haut, la solution.

Tout ce qu'il peut repliquer, selon moi, c'est que les propositions en question n'ont point encore été démontrées, ni les difficultés levées, d'une manière satisfaisante, pour le Philosophe ; mais il faut, en vérité, que ces Messieurs soient bien difficiles en preuves. Demandent ils des Démonstrations géométriques ? Et qui leur en donnera sur un sujet de cette nature ! En trouvent ils de telles dans les preuves qui établissent la Divinité de l'Écriture ? Ne doivent ils pas remarquer dans celles ci les mêmes défauts, & encore de plus grands, que ceux qu'ils prétendent apercevoir dans les autres ? Pourquoi donc admettre les unes comme bonnes, & rejeter les autres comme défectueuses ? Ce procédé me paroît bien étrange, & je ne sai si tout le monde ne le trouvera pas comme moi : Mais aparamment

que Mr. *Wolff* & ses Partisans rejettent aussi les preuves qu'on emploie ordinairement pour prouver la Vérité, & la Divinité de la Révélation; & que le Système du Philosophe en fournit sur ce sujet qui sont incontestables. Si la chose est telle, il faut en convenir, on a de grandes obligations à Mr. *Wolff*, d'avoir trouvé le moyen de prouver d'une manière invincible des Vérités aussi importantes & aussi fondamentales, que le sont l'existence, de DIEU, & la Vérité de la Révélation : Vérités, avant lui, qu'on s'étoit toujours contenté de recevoir, sans de suffisantes raisons; mais malheur aussi, à ceux, qui ne sont pas en état d'entendre sa Philosophie, & de profiter de ses belles découvertes; ils seront *sans Dieu & sans espérance au Monde.*

Je remarque, en second lieu, qu'une preuve qui renferme une proposition difficile à prouver, n'est pas pour tout cela défectueuse, comme semble l'insinuer l'Auteur de la Lettre, dans les paroles que j'ai déjà citées. Il suffit, à mon avis, pour que l'Argument soit toujours solide, & concluant, que cette difficulté ne soit pas insurmontable, & que l'on puisse venir à bout de prouver la proposition dont il s'agit, par de bonnes, & de fortes raisons. Je suppose, par exemple, que dans un Argument dont je me servirois pour prouver la Divinité de JESUS CHRIST, il se trouve

trouve une Proposition très difficile à prouver , mon Argument , pour cela en fera-t'il moins solide ? Ne suffit-il pas que je démontre solidement la vérité de cette Proposition , pour qu'il demeure dans toute sa force , & un Socinien auroit-il bonne grace de le rejeter , sous prétexte qu'il y a une Proposition difficile à prouver : Proposition , que j'aurois cependant parfaitement démontrée ? Mais je ne conviens pas même que ces Mrs. soient fondés de dire , qu'il seroit bien difficile de démontrer les Propositions que nous avançons , dans les preuves qui sont employées pour établir l'existence de DIEU ; puisque comme je l'ai déjà remarqué ci-dessus , ces preuves ont été développées , & poussées d'une manière convenable.

Enfin , si l'on peut par la seule contemplation de cet Univers , être parfaitement convaincu de l'existence de DIEU , & de ses Divines perfections , c'est mal à propos que Mr. Wolff & ses adhérens regardent ces preuves comme peu solides & défectueuses : Or on peut par la seule contemplation du Monde être parfaitement convaincu de l'existence de Dieu , & de ses perfections. Ce n'est plus le Professeur de Hall , & les autres Théologiens qui le disent ; c'est ST. PAUL qui parle , & qui déclare : *Que les choses invisibles de Dieu , sa Puissance Eternelle & sa Divinité se voient comme à l'œil , étant considérées dans ses Ouvrages.* Pour
 I 3 bien

bien concevoir ici la pensée de l'Apôtre , il faut faire attention à ce qu'il venoit de dire dans les Versets précédens : Là il avoit accusé les *Gentils* de retenir *la Vérité en injustice* : Mais qu'elle est cette Vérité qu'ils retenoient injustement captive ? C'étoit la connoissance de DIEU , lequel ils devoient connoître en contemplant l'Univers ; car , ajoute St. Paul , *les choses invisibles de Dieu* , &c. Il est évident que cet Apôtre ne pouvoit pas dire d'une manière plus expresse , & plus claire , que les Ouvrages de la Nature nous persuadent qu'il y a un Dieu & nous découvrent ses perfections ; & qu'on ne dise pas ici , que ce Passage prouve simplement que la contemplation de cet Univers , fait connoître les perfections de Dieu , à ceux qui savent déjà qu'il y en a un , & que le Monde a été créé ; car il est ici question des *Gentils* , tels qu'ils étoient avant leur conversion , & auxquels Dieu ne s'étoit manifesté que dans les Ouvrages de la Nature : Ouvrages , qui élèvent nécessairement ceux qui les voient à la connoissance de celui qui les a fait.

L'Apôtre *St. Paul* , soutient donc , dans le Passage que je viens d'examiner , deux vérités que Mr. *Wolff* trouve à propos de rejeter : La première , c'est qu'on peut , en considérant cèt Univers se convaincre de l'existence de Dieu & découvrir ses perfections ; La seconde ,

de, que cette découverte n'est du tout point difficile à faire; mais à la portée d'un chacun: Ce sont des choses *qui se voient comme à l'œil*; & ceux qui ne se conduisent pas en conséquence sont *inexcusables*. Je ne vois pas comment *St. Paul* pourroit s'exprimer de la sorte, s'il étoit aussi difficile que nos Philosophes le prétendent, de parvenir à la connoissance de Dieu, par la considération de ses Ouvrages. *Je suis &c.*

REFLEXIONS POLITIQUES

Tirées d'un Ouvrage de Mr. de RAMSAI.

Tros rutulusvè fuat nullo discrimine habebō.

VOUS me permettrés de n'être aujourd'hui que Journaliste; je fai qu'il est plus honorable d'inventer & d'être Auteur; mais rien ne convient mieux à un honnête Homme & à un bon Citôien que de sacrifier quelquefois la réputation d'Auteur, à l'utilité publique. Quand on ne peut pas espérer de penser & de s'exprimer avec plus d'élégance & de justesse, que ceux qui nous ont précédé, il vaut mieux les suivre, en marchant avec sûreté, que de se fraier de nouvelles Routes, au hazard de s'égarer. L'Extrait que je vais vous donner, est tiré d'un Ouvrage de Mr. de RAMSAI, * savant *Ecoffois*,

I 4

qui

* Essai sur le Gouvernement Civil, imprimé à Paris & en Hollande.

qui se fait honneur d'avoir profité des Leçons de l'illustre Mr. de FENELON, si connu par la beauté de son Esprit, & par les grands principes de Morale & de Politique qu'il a si judicieusement répandus dans son *Télémaque*.

Plusieurs Philosophes sont persuadés que le seul moien d'éviter les abus de l'Autorité suprême, c'est que chaque Peuple ait des Loix écrites, constantes & sacrées, & que ceux qui gouvernent, n'aient d'autorité que par elles, & autant qu'ils les exécutent. Voilà, disent ces Philosophes, ce que les Hommes établiroient unanimément pour leur félicité, s'ils n'étoient pas aveugles & ennemis d'eux-mêmes.

Mais comme les Loix primitives & générales ont besoin d'explication, il a falu nécessairement établir des Juges, qui eussent l'autorité de déterminer leur vrai sens, & d'en faire une juste application; sans cela, un Coupable artificieux pourroit courber la Règle, & échaper à la punition qu'il mérite: Le Legislatteur le plus éclairé ne sauroit prévoir d'ailleurs une infinité de circonstances particulières, auxquelles le Juge est obligé de faire attention. Interprète fidèle & impartial, il faut qu'il dissipe les nuages que les préjugés & les passions ont l'art de répandre sur les vérités les plus claires. Amateur de l'ordre, il doit le maintenir, & pourvoir sagement aux besoins de la Société.

S'il n'y a point de Juge suprême qui parle, &
qui

qui ait le droit de décider, chacun viendra, le Livre des Loix à la main, disputer de son sens; chacun s'érigera en Législateur. Les plus sensés étant le plus petit nombre, & ordinairement d'un Caractère doux & timide, seront opprimés par des Gens hardis & violens. On n'écouterà plus les Loix; la force seule décidera de tout. On tombera dans l'Anarchie la plus affreuse, & chacun appellera Raison son opinion particulière. Si le Peuple n'étoit composé que de Personnes sages & raisonnables, rien ne conviendrait mieux, que de confier à lui seul la suprême Autorité; mais comme l'expérience prouve qu'il ne fait que prêter son nom à des Ambitieux qui abusent quelque-fois de sa crédulité & de sa confiance, & qui ne le flatent que pour le gouverner plus aisément; sa propre sûreté demande qu'il n'exerce pas un Pouvoir, qui seroit entre ses mains une source perpétuelle de troubles & de querelles. Personne ne voudroit céder à son Compagnon; les Egaux seroient bientôt Ennemis; & comme personne n'auroit le droit de commander, personne aussi ne voudroit obéir, L'interêt de la Société exige donc que l'on choisisse parmi le Peuple des Personnes éclairées & équitables, qui soient

* On trouve parmi les Plebéiens, dit l'Abé DE VERTOT, des Esprits aussi capables & aussi sublimes que parmi les Patriciens; mais plus ils ont de facilité à s'énoncer, plus ils ont de feu & d'habileté, plus aussi sont ils dangereux, s'ils n'ont pas de la droiture & de bonnes intentions.

ent les Dispensateurs des Loix, & les Dépositaires de l'Autorité Souveraine : Mais ces Personnes ne sont jamais au dessus des Loix. Le Magistrat doit donner l'exemple d'une exacte soumission : Il n'est Magistrat qu'autant qu'il aime l'Ordre & qu'il le respecte lui même. Dès qu'il tourne à son profit particulier l'Autorité, qu'on ne lui a confiée que pour le Bien général, il n'est plus qu'un Tiran qu'on ne supporte, que comme on souffre les Stérilités, les Orages, & les autres désordres de la Nature.

Mais si on doit avoir de l'horreur pour un Magistrat qui abuse manifestement de son Autorité, & qui la fait servir à la ruine de ceux qui la lui ont confiée, on ne doit avoir que de l'indulgence pour des Magistrats qui tombent dans des fautes presque inséparables de l'humanité; leur Esprit a des bornes, & leur Vertu en a aussi. Ils ont de l'humeur, des passions, des habitudes, dont ils ne sont pas tout à fait les Maîtres; ils sont souvent obsédés par des Gens intéressés & artificieux. Un Magistrat marche presque toujours sur le bord des Précipices : S'il soutient son Rang avec dignité, on l'accuse d'orgueil & d'ambition; s'il s'abaisse, & qu'il devienne trop familier, on le méprise. Le milieu est bien difficile à tenir. Ce n'est pas une petite affaire, que de savoir commander à des Hommes; aussi un Prince a dit très judicieusement, que si on connoissoit le poids d'une Couronne, on ne daigneroit

roit pas la relever. Les Hommes ont cependant besoin d'une Autorité visible & permanente, qui mette un frein à leurs passions, & qui montre le Glaive levé sur la tête des Coupables. Il y a toujours quelque ressource contre les Maladies d'un grand Corps Politique, tandis que le principe de la vie n'est pas ataqué, tandis qu'il y a quelque Ordre & quelque Autorité Souveraine, qui retient la multitude. Mais dans l'Anarchie, il n'y a point de ressource ; chacun est l'Esclave de ceux qui sont plus forts que lui ; chaque Particulier devient Tiran ; la Tirannie se multiplie sans fin, & en se multipliant, se perpétue.

Les preuves de cette vérité sont en très grand nombre. Pour les trouver, il n'y a qu'à ouvrir l'Histoire des Révolutions les plus célèbres. Elles sont sur-tout très sensibles dans l'*Histoire Romaine*, & dans celles d'*Angleterre* & de *Pologne*. Pour ne pas trop multiplier les Exemples, je me bornerai à celui-ci. Chacun sait qu'avant l'Élection d'un Roi, la *Pologne* est dans une espèce d'Anarchie, & qu'il se commet alors une infinité de désordres. Voici comme Mr. DE VOLTAIRES, que l'on n'accuse pas de flater la Tirannie, dépeint la Diette, qui élût le ROI AUGUSTE, Père du Roi aujourd'hui régnant : * *La Diette étoit partagée en presque autant de Factions qu'il y avoit de Palatins. Un jour les Intérêts du*

ROI

* Arouet de Voltaire, Histoire de CHARLES XII. p. 82. Nouv. Edition.

ROI AUGUSTE y dominoient. Le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le Monde croit pour la Liberté & la Justice ; mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en Public. Les Factions se multiplioient, & ceux qui en étoient les Chefs devenoient tous les jours plus avides & plus cruels. La Diette ne savoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Campagnes n'ont presque jamais pris de bons Conseils dans les troubles Civils, parce que les Hommes hardis y sont factieux, & que les Gens de Bien, Amateurs de la Paix, & timides, s'éloignent, ou se taisent, & laissent faire les Méchans.

Un Etat tombe presque toujours dans l'Anarchie, lorsque ceux qui gouvernent accordent, par timidité, ce qu'ils ont refusé sans raison dans un autre tems. Dès qu'on se laisse gagner & intimider par des importunités & par des menaces, on perd le point fixe du Gouvernement, & le Parti opposé ne manque jamais de s'en prévaloir, & de triompher. Dans la République Romaine, ce fut la foiblesse du Sénat qui lui fit perdre son Autorité. La même foiblesse couta à CHARLES I. ROI d'Angleterre, la Couronne & la Vie. Un Magistrat ne doit rien craindre tant qu'il a pour lui l'Equité & les Loix ; tant qu'il ne fait que soutenir ses prérogatives, sans empiéter sur les droits & les privilèges légitimes du Peuple.

Dans

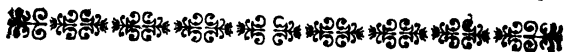
Dans une République libre, lorsque le Peuple est mécontent, il est en droit de faire au Gouvernement des Représentations fermes ; mais respectueuses. Il peut écarter par la voie des Elections, les Magistrats dont il se défie, & en choisir d'autres qui méritent sa confiance. Voilà les bornes que les Loix lui prescrivent ; bornes qu'il ne lui est permis de passer que dans les cas d'une Tirannie déclarée & manifeste, qui sont extrêmement rares. Les Magistrats, d'un autre côté, sont obligés d'écouter les plaintes du Peuple, & de lui acorder ses demandes si elles sont justes & convenables. C'est ici où ils doivent tenir la balance parfaitement égale entr'eux & lui. Ce seroit prévariquer que d'écouter la voix de l'amitié, du sang, & de ses propres intérêts, plutôt que la voix de la Justice. Quand elle parle, il faut que tout se taise, & qu'elle soit seule écoutée. Mais aussi quand une fois elle a prononcé, il n'est plus permis de rapeler de ses décisions : Il faut une Règle fixe, qui ne change point, selon nos intérêts, ou nos caprices. Dans une République purement Démocratique, cette Règle doit avoir autant de force & d'autorité que dans le Roiaume le plus Déspotique. Partout où l'on suppose de l'Ordre & de la subordination, il faut une obeïssance égale aux Loix & au Juge suprême. La véritable Liberté tient un juste milieu entre la Tirannie,

&

& l'Anarchie. Elle est éloignée de toutes les extrémités, & elle doit être toujours subordonnée aux Loix ; elle est toute fondée sur l'Ordre & sur l'Équité. Le *Peuple Romain* étoit infiniment plus libre sous TITE & sous TRAJAN, que sous les DECEMVIRS, & sous la Domination de ses TRIBUNS. Il n'y a point de pire Tirannie, que celle qui s'exerce au nom de la Liberté. Jamais l'*Angleterre* n'a été moins libre que sous CROMVEL, & jamais le Peuple ne parla avec plus de véhémence de ses Droits & de ses Prérogatives. Mais d'un autre côté, rien n'est plus propre à saper l'Autorité de ceux qui gouvernent, que l'abus qu'ils peuvent faire de leur Pouvoir. Le Peuple gémit quelque tems, il encense même l'Idole dont il craint la colère & la vengeance ; mais bientôt après, irrité par la durée de ses Malheurs, il ne prend pour Guide que son désespoir, & il renverse lui-même l'Idole qu'il avoit élevé. Il y a long-tems qu'on a dit, que la confiance entre le Peuple & ses Magistrats valoit mieux que les Troupes, les Armes & les Forteresses ; & que l'équité & la clémence étoient les plus fermes apuis du Trône des Rois :

* Images des Dieux sur la Terre
Est ce par des coups de Tonnerre
Que leur Grandeur doit éclater ?

* MR. DE LA MOTTE.



E P I T R E

*Sur les Plaisirs de la Vie Champêtre; à une
jeune Demoiselle, Amie de l'Auteur.*

HEureux qui vit tranquile , avec Cerès & Flore ,
Méprisant les Grandeurs , que l'Homme vain adore ;
Et fuïant l'embarras des plaisirs turbulens ,
Dont la Ville étourdit ses fougueux Habitans ;
Qui pour toute Grandeur , cherche l'Indépendance ,
N'admet pour tous Trésors que la douce abondance ,
Ne connoit de Plaisirs que ses Délassemens.
Goutez , PHILIS , des biens seuls doux , seuls innocens
Aux Champs les fiers dédains de l'avare Fortune ,
Ne vous font point sentir sa puissance importune ;
Marchant d'un pas égal avec tous vos Amis ,
Un plus riche que vous , n'a que plus de soucis.
Aïant peu de desirs , peu de bien les contente.
Dans ces aimables Lieux , Nature bienfaisante ,
Prodigue ses faveurs à qui fait en jouir ;
Ces Champs , à qui qu'ils soient , sauront vous réjouir ;
Le Spectacle charmant de ces riches Prairies ,
Nourrira vôtre Cœur de douces rêveries :
Les Rustiques travaux , mêmes , sont des plaisirs ;
Quand l'abondante Automne a rempli vos desirs ;
Vous cueillez sur les fleurs les présens de Pomone ,
Et BACCHUS , en chantant veut que son Jus s'engourdisse
Cherchez vous du repos à vos sens assoupis ?
Sans Trésors vous dormez sur de riches Tapis ;
Dont l'Art s'éforce en vain d'imiter la peinture.
Quand le brulant PHOEBUS , animant la Nature ,

semble,

Semble, par ses ardeurs, troubler vôtre repos,
 Lui même vous élève, aux bords des clairs Ruisseaux ;
 Contre ces feux trop vifs, d'agréables Aziles ;
 Mille Arbres, qu'en feuillage il fait rendre fertiles,
 Mêlant en cent façons leurs ombrageux rameaux,
 Sans le secours de l'Art y font d'épais Berceaux.
 Mille tendres Oiseaux y gazouillent leur peine :
 D'un Ruisseau vif & clair, bondissant sur la Plaine ;
 Le séduisant murmure enchante vos Esprits.
 Là, rêvant aux plaisirs, dont nos Cœurs sont épris,
 Vous les goûtez, PHILIS, dans leurs vives Images ;
 Ou, d'une humeur plus gaie, écoutant les ramages ;
 Dont les Hôtes des Bois font rétentir les Airs,
 Vous mêlez vôtre voix à leurs tendres Concerts.
 Ha ! Philis, si l'Amour, paré de l'Innocence,
 Conservant les attraits, qu'il eut dans sa naissance,
 Pouvoit charmer un Cœur, sans être dangereux,
 Quel Objet, pour rêver, qu'un Berger amoureux !
 Qu'il seroit doux, plutôt, dans ce lieu solitaire,
 De couronner de fleurs un Amant vif, sincère !
 D'entendre ses Discours, qu'un tendre Amour conduit ;
 De ne penser jamais à prévenir la Nuit,
 Que quand l'Astre du jour, voilé par les Montagnes,
 D'une Ombre trop hatée, a couvert les Campagnes !
 Mais l'aimable Candeur, si rare de nos jours,
 Vous défend d'espérer de si douces Amours.
 Un Amant langoureux, vous comptant son Martire ;
 Jure qu'il vous adore, & songe à vous séduire.
 Tout est plein d'Inconstans, de Fourbes, d'Indiscrets ;
 Crainte de mal choisir, ne choisissez jamais.
 L'Amant vous peint en vain une belle Chimère ;
 Je vous parle en Ami : lui ne songe qu'à plaire.
 Peut-être que moi-même, à l'aimable DORIS,
 Séduit par ses beaux yeux, ses roses & ses Lis

Vous m'entendriez prêcher de plus douces Maximes.
 Contentez-vous, Philis, de Compagnes intimes,
 Qui donnant de l'Amour les plaisirs les plus doux,
 Ne font point redouter de si funestes coups.
 Ces plaisirs sont toujours plus purs à la Campagne,
 De la douce Amitié la fidèle Compagne,
 La Candeur, dans la Ville, inconnüe à ce jour,
 Dans les Champs, pour jamais, a fixé son séjour.
 La Nature sans fard, s'y montrant toute nuë,
 Inspire à tous les Cœurs la Candeur ingénüe.
 Vous n'y connoiss-z point ces ridicules Loix,
 Par le Déguisement produites autre fois,
 D'aller de porte en porte, avec un soin extrême,
 Pour ennuyer autrui, s'incommoder soi-même;
 Après bien des façons, placée en un fauteuil,
 De fades Complimens épuiser un Recueil;
 Prête à railler bien-tôt celle qui les écoute,
 Qui, délivrée enfin, de l'ennui qu'on lui coute,
 Dans peu par mille traits va se dédommager.
 Cet indigne manège, est, aux Champs, étranger.
 Sans gêne on y cultive une Amitié non feinte.
 De la Société bannissant la contrainte,
 On fait sans embarras en goûter les douceurs.
 L'aimable Vertu seule y réunit les Cœurs.
 Tout est commun entr'eux, les plaisirs & les peines.
 Mais ri en n'est sans douceur dans ces charmantes chaines;
 L'un versant ses Douleurs dans le sein d'un Ami,
 Par ce plaisir touchant les oublie à demi,
 L'autre à le consoler trouve un charme indicible.
 O seuls & vrais plaisirs pour une Ame sensible!
 Charmantes voluptés, dignes du Siècle d'Or!
 Aux Champs, quand on le veut, on vous possède encor.
 Et d'où venoit enfin cette douceur vantée,
 Qu'en termes si pompeux tout Poète à chantée ?

Ce bonheur innocent , d'un Siècle si fameux ,
 Qu'il perça des vieux tems le Cahos ténébreux ?
 La Nature étoit elle en préfens plus fertile ?
 Dans ces tems fortunés il n'étoit point de Ville.
 Les Habitans épars dans les plus beaux Cantons ,
 Contens de gouverner leurs dociles Moutons ,
 N'aspiroient point au Droit de gourmander leurs Frères ;
 Et de la Tirannie ignoroient les misères ;
 N'ayant d'autres soucis que de jouir en paix ,
 De ces biens , que le Ciel ne refuse jamais ;
 L'Ambition , l'Orgueil , l'Avarice , l'Envie ,
 Ne venoient point troubler le bonheur de leur vie ;
 Le Dervis hypocrite , & le Bonze orgueilleux
 Ne tyrannisoient point des Cœurs trop scrupuleux ;
 Chacun étoit son Prêtre & son Docteur fidèle.
 On ne connoissoit point ce fanatique zèle ;
 Qui sur ses Visions veut régler le Prochain ;
 Et content d'observer ce Principe certain ;
 Que DIEU veut la Vertu , non la Cérémonie ;
 On adoroit sans pompe & sans hypocrisie ,
 Ce DIEU qu'on connoissoit sur tout par sa Bonté :
 Nul ne s'épouvançoit de sa sévérité.
 Vertueux par Amour , & jamais par la Crainte ,
 Leur hommage étoit pur , se rendant sans contrainte :
 La superstition , les craintes , les terreurs ,
 Digne suite du Crime , Enfans de ses horreurs ,
 Ne trouboient point des Cœurs nourris dans l'Innocence ;
 Et pour lesquels d'un DIEU l'auguste connoissance ,
 N'étoit point le sujet d'une indigne fraieur ,
 Ils ne sentoient qu'Amour au nom du Créateur.
 Aussi Personne entr'eux ne nioit l'Existence
 D'un Dieu leur seul apui , leur unique espérance.
 Hélas ! ce seul penser les eût désespérés.
 Tels de foibles Moutons , du Berger égarés ;

Tremblent au moindre bruit , pleins de trouble & d'allarmes:
 Pourquoi d'un siècle hêueux méprise - t - on les Charms ?
 Peut - on leur préférer de vains amusemens ,
 Ou des vils Débauchés les sous emportemens ?
 Nous le pouvons , PHILIS , ramenons ce bel Age ,
 Et de nôtre séjour connoissons l'avantage.

St. A. . . . le 19. Mars

E. D. V.

1738.



A MONSIEUR B. A. de B. & de C.

Sur les variations de la Philosophie, & sur l'assoupissement des Philosophes, à l'occasion du debut de la Lettre de Mr. POPE au Lord BOLINGBROCK, en ces termes : Réveillons-nous, Milord, laissons les petits objets à la basse Ambition, & à l'Orgueil des Rois, &c.

MONSIEUR,

DORMEZ-vous encore, ou, pour mieux parler, dormés-vous aussi ? La conjonction augmentative est convenable; elle vous met au rang des plus grands Philosophes.

Une nouvelle Secte commence à s'élever; elle prétend que, depuis la Création du Monde, tout ce qu'on a pensé, tout ce qu'on a dit sur les Créatures & sur l'Homme en particulier, n'est qu'un tissu de chimères, de songes & de visions.

Avant la Création l'Histoire manque d'objets visibles. Les Auteurs qui peuvent l'avoir suivie de près sont inconnus, & conséquemment aucun n'a pû gêter, par des contradictions de faits, ce qui a été écrit par le grand Legislateur MOÏSE, d'une manière abrégée, mais fidèle & patétique, sur les premiers jours du Monde.

Il n'en est pas ainsi de nos jours. Châcun écrit à sa fantaisie. Pour détruire ce qui a été pensé & médité par les plus grands Hommes, on va jusqu'à suposer qu'ils ont tous été ensevelis dans un profond sommeil. C'est l'effet de l'orgueil de l'Homme, qui cherche à s'élever au-dessus des autres, par l'invention de quelques nouveaux Systèmes, souvent même très oposés au bon sens. Combien la Raison n'a-t'elle pas travaillé; combien n'a-t'elle pas souffert, depuis les premiers âges jusques à présent! Que de Philosophes élevés & abatus! Que de Conquérans dans la *République des Lettres*, victorieux & comblés de gloire, qui ont été ensuite vaincus; aterrés & méprisés!

Les Provinces limitrophes de l'*Europe*, de l'*Asie*, & de l'*Afrique* ont rétenti de la renommée de plusieurs grands Philosophes. SOCRATE, EUCLIDE, PLATON & divers autres avoient aquis une réputation que l'on croioit être éternelle; mais elle fut obscurcie par ARISTOTE. Ce Prince des Philosophes régna long tems en cette qualité, & il a falu bien des Siècles

cles pour décrier une Philosophie, qui avoit servi de guide à la Raison, jusques au Siècle passé. Elle fut alors renversée par le célèbre DESCARTES, Génie des plus sublimes, qui a eu à son tour en quelque façon le même sort. Ses Disciples, & les Philosophes qui sont venus après lui, ont agi à son égard, comme lui même avoit agi envers le Grand ARISTOTE, & comme celui ci avoit fait avec le Sublime PLATON.

Nonobstant toutes ces diversités de sentimens, & quoi que ces Doctrines anciennes & nouvelles se détruisent les unes les autres, & qu'elles soient dans une obstinée contradiction, on ne laisse pas de donner de grands Eloges à la Philosophie, & de lui attribuer des effets très utiles. CICÉRON, l'un des Sectateurs d'ARISTOTE, parlant des Belles Lettres, dans lesquelles, il comprenoit sans doute la Philosophie, dit. (*) *Qu'elles forment la Jeunesse, qu'elles réjouissent les Vieillards, qu'elles consolent dans l'adversité, & qu'elles rehaussent le lustre de la Fortune dans la prospérité.* Un Illustre Auteur Moderne dit : ** *Que l'étude de la Philosophie contribue à régler les Mœurs, à perfectionner la Raison & le Jugement, à orner l'Esprit d'une infinité de connoissances utiles & agréables, &c.*

Ce sont là effectivement les fruits de l'ancienne & de la nouvelle Philosophie, & il est certain

K 3

qu'elles

(*) Discours pour Archias.

(**) Mr. Rollin; de la Philosophie.

qu'elles produisent les mêmes effets, quant à l'instruction, à la joie & à l'ornement de l'Esprit; quoique l'une & l'autre ait eu des Chefs & des Sectateurs qui ont établi des Principes, des Maximes & des Systèmes diamétralement opposés.

Ne seroit-ce point ce qui a donné lieu à Mr. POPE de penser que jusques à présent les Hommes ont toujours été endormis, & qu'ils n'ont jamais fait une Etude bien conduite de l'Homme? Voilà un Philosophe hardi & entreprenant; mais qui est jugé par les mêmes Loix, qu'il a voulu juger les autres. N'a-t'il pas été d'abord exposé lui-même à l'examen & à la censure d'un Auteur célèbre (*), qui, pour ne rien dire de plus, le regarde comme un Philosophe endormi. *

Si je ne voulois éviter la longueur, j'entrerois dans le parallèle de Opinions qui ont partagé les Philosophes; mais je me bornerai à en parcourir quelques unes.

Platon reconnoissoit l'unité, la simplicité, la sagesse, la puissance, la supériorité, la Providence d'un Etre suprême, sur toutes choses; de même que l'immortalité de l'Âme & la résurrection. Selon quelques uns, *Aristote* étoit dans des idées toutes différentes: Il admettoit plusieurs Dieux;

OU

* Mr. DE CROUSAZ, dans son Examen de l'Essai de Mr. POPE sur l'Homme.

* Quis enim aspernabitur idem jus sibi dici quod ipse aliis dixit.

ou s'il reconnoissoit un premier Moteur, il le privoit de la connoissance des choses particulières, & il l'atachoit grossièrement au premier Mobile; il rendoit le Monde éternel, & il en foumettoit le Gouvernement à la Nature; & quant aux Ames, il les faisoit mourir avec le Corps. Pourroit-on dire d'une telle Philosophie *qu'elle forme la Jeunesse, qu'elle rejouit les Vieillards, qu'elle console dans l'Adversité* &c. Il est inconcevable que l'on ait pû si long-tems effuier les travers de cette Philosophie; & que l'on n'ait presque commencé que de nos jours à les sentir. Nos Philosophes modernes ont repris en partie les Idées de *Platon*; ils les ont développées & augmentées; & on y a sur tout ajouté; * *que la Philosophie inspire un grand respect pour la Religion, & qu'elle prémunit contre l'Incrédulité.*

Voilà l'efet le plus sublime & le plus raisonnable de la Philosophie. Mais les Philosophes font-ils d'accord sur la véritable cause qui le produit? Conviennent-ils de l'étendue & des bornes de la Raison, pour régler ses influences sur les Dogmes de la Religion? Examinons cèt Article, pour reconoitre en quoi & comment la Foi se trouve conforme à la Raison.

Je bornerai mes idées à la première difficulté qui se présente sur cette Matière; c'est

K 4

celle

* Mr. ROLLIN; de la Philosophie.

celle qui regarde la Création. La Philosophie dans cet objet, domine-t'elle, ou l'Autorité de Moïse ? Si l'on parle de la Création du Monde, de la production de la première Femme, on a recours aux Paraboles & aux Allégories : *La saine Philosophie*, dit-on, *y trouve trop d'inconvéniens*, en les envisageant d'une autre manière : On ajoute par la même raison, que *les Etoiles fixes doivent être distinguées du Cahos*.

Mais, Monsieur, quelle Philosophie choisira-t' n pour s'éclairer ? Pour commencer par les Etoiles fixes, dont la lumière fait toute la difficulté de les comprendre dans le Cahos, seront ce les *Espèces incorporelles* des Anciens, ou le *Véhicule de la Lumière* des Modernes, qui décideront si on doit prendre l'*Histoire de Moïse* à la Lettre ? Ce ne sera apparemment ni l'une ni l'autre de ces suppositions. Quant aux autres circonstances de la Création, quelle Physique pourra-t'on adopter pour combattre la Lettre de l'Historien sacré ? Sera ce celle qui admet quatre Elémens, ou celle qui n'en suppose que trois, ou peut être encore moins ? Remontés tant qu'il vous plaira, descendés de même, courés les Routes analitiques & synthétiques, vous n'en êtes pas plus avancés. Il me semble que j'entende Mr. Pope, sortant de son assoupissement, s'écrier, *Réveillons nous, Milord, laissons tous ces Sisièmes à ceux qui dorment ; puisque si par une*
juste

juste déduction, ils veulent aller jusques aux premiers principes, il n'y a que ténèbres, qu'incertitude & que confusion.

Les ouvertures incertaines de la Philosophie, doivent elles nous mettre dans la nécessité de recourir à l'Allégorie ? Cela me paroît dangereux. Faut il donc proscrire entièrement les Allégories ? Nullement ; mais les Vérités physiques ne doivent pas seules nous autoriser à les admettre. Un Philosophe du dernier Siècle étoit dans les mêmes idées : Il disoit, *que la Philosophie est la Servante de la Théologie.* Cela est vrai à la lettre ; mais la plupart du tems c'est une Mutine bien caractérisée : Par son orgueil insupportable, elle résiste aux Ordres de sa Maitresse ; & elle a même souvent l'audace de vouloir dominer.

Cette Servante n'a t'elle jamais raison ? Oui ; c'est lors qu'elle pense comme sa Maitresse ; c'est lors que sa soumission est parfaite. S'agit-il de Vérités Géométriques, Vérités éternelles, immuables, & qui ne peuvent être contredites, il ne sauroit y avoir aucun dissentiment : Alors si la Lettre de l'Histoire se trouve en opposition, il faut chercher la Vérité dans l'Allégorie. Quant aux autres Vérités reçues pour telles, mais qui ne sont fondées que sur des suppositions, des hipothèses, des vrai-semblances, des contingences, quelque ingénieuse qu'en soit l'invention, elles doivent

doivent céder à la lettre , & il faut être extrêmement circonspect & réservé sur l'Allégorie.

Voilà, *dira t'on*, ce qu'on peut appliquer aux Vérités qui ont la grandeur pour objet, qui ont des lignes, des superficies, des Corps, & conséquemment des rélations & des proportions susceptibles de Démonstrations ; mais pour les Vérités qui regardent la Morale, l'Homme, ses facultés, ses inclinations, sa liberté, sous quel Empire les réduira-t'on ? Le sublime Mistère de l'Union de l'Ame & du Corps a fait l'admiration du Genre-humain, depuis la Création du Monde ; cependant jamais Problème ne fut plus controversé. Nous ne parlerons que de trois hipothèses qui font remüer Ciel & Terre à nos Philosophes.

Quelques uns estiment avec les Anciens, *qu'il y a une communication physique entre l'Ame & le Corps. & que l'Auteur de la Nature leur a donné un certain pouvoir l'un sur l'autre.* Permettés moi, *Monsieur*, une petite Observation sur ce Siftème, je veux dire sur l'Influence que l'Ame a sur le Corps. S'agit-il de remüer ou de lever un fardeau lourd & pesant, le Manœuvre ou l'Artisan ajuste son levier sur le point d'apui ; il pousse à l'extrémité du long bout ; mais il ne fait pas d'abord ses efforts : son Epaule étant appliquée où la puissance est la plus éloignée, il suspend son

son Action, il attend ses forces : Dans cet entretems, il semble que l'Âme donne ses ordres à tous les Esprits animaux de se rendre à leurs postes ; ils obéissent ; chacun a sans doute ses petits leviers, ses ressorts & ses machines ; le signal est donné ; & à l'arrivée de toutes ces forces réunies ensemble, le fardeau est enlevé ou renversé.

D'autres estiment, *que l'Auteur de la Nature produit & conserve tout ce qu'il y a de réel & de positif, dans les déterminations particulières de notre Âme.*

Des troisièmes suposent, *que Dieu a pré-établi une * Harmonie dans les Corps, pour les faire répondre, par leurs propres Loix aux pensées & aux volontés de l'Âme, sans aucune influence physique & réciproque.*

Chacun de ces sentimens a ses Partisans & ses Adversaires. Le premier a les Sectateurs des deux autres pour Antagonistes. La Dispute entre ces derniers a été des plus vives, & elle avoit mis en mouvement les plus grands Philosophes. Elle paroïssoit un peu assoupie depuis quelque tems ; mais on la réveille aujourd'hui de nouveau avec beaucoup de contention. Théologiens, Jurisconsultes, Médecins, Philosophes, jeunes & vieux, entrent en lice. Quoi qu'il semble qu'on ne sauroit rien

* Cette Harmonie a été représentée sous une idée amusante dans le Mercure de Janvier 1736.

rien dire de nouveau sur ces Matières épineuses & délicates , après des Philosophes incomparables , tels que le P. MALLEBRANCHE , Mr. LEIBNITZ , BAYLE & leurs Contemporains , il a paru depuis peu des Pièces savantes & curieuses , sur ce sujet , dans le *Journal Helvétique*.

Mais , *Monsieur* , seroit - il impossible de terminer cette Guerre Littéraire ? Ces Opinions , qui paroissent diamétralement opposées , le sont elles de toutes leurs faces , & ne pourroit - on point les concilier ? Un Chef d'Oeuvre , de votre façon , dans cet Objet , seroit curieux , réjouissant & digne de vous. Les Savans ne sont pas toujours si éloignés les uns des autres qu'ils le pensent. Le P. *Mallebranche* m'a eu dit plus d'une fois , & cela paroît dans ses Ouvrages , qu'il remarquoit qu'on ne comprenoit pas bien ses idées , & qu'il avoit de la douleur de ce que le Grand ARNAUD & le célèbre Mr. REGIS ne prenoient pas la peine de s'en éclaircir avec plus d'exactitude. En effet ces Illustres Antagonistes venoient assés heureusement jusques à la Replique ; mais les Argumens étoient - ils poussés plus loin , ils retournoient souvent , par un misérable Cercle à la première Objection. Mr. *Leibnitz* fait les mêmes plaintes. Il dit que ses Adversaires , & entr'autres Mr. *Bayle* , ne sont pas toujours entrés dans ses véritables

bles sentimens. Après des Déclarations si expresses, il semble que la distance entre les Hypothèses de ces Grands Philosophes n'est pas si grande qu'on se l'imagine. On pourroit aussi présumer la même chose des Anciens. Peut être ne les a-t'on pas toujours bien compris. Malheur au Critique qui n'a pas lû tous les Ouvrages de l'Auteur qu'il attaque : Malheur au Jurisconsulte qui cite des Loix étrangères quand il n'en connoit pas à fond le Corps : Malheur au Général qui attaque son Emmemi avant d'avoir reconnu le terrain & ses forces : Malheur enfin au Philosophe, qui se brouille, ce qui arrive aisément, quand il ne connoit pas tout le Siftème.

Il ne m'est pas permis, *Monsieur*, de m'étendre d'avantage sur ce sujet ; les Feuilles du *Journal Helvétique* ont leurs bornes ; il faut céder le pas aux plus éclairés ; d'ailleurs avant de prendre plus outre son parti, la prudence veut qu'on voie de quel côté panchera la Victoire. Dans la Guerre, on prend ses sûretés avant de se déclarer. La Campagne est présentement ouverte, nous entendons le cliquetis des Armes, & nous verrons bientôt de quel côté panchera la Victoire.

En attendant, permettés moi, *Monsieur*, d'observer que dans les divers sentimens des Censeurs & des Aprobateurs, des Critiques & des Partisans de ces différentes Hypothèses,

on ne peut manquer d'y trouver, de l'utile, du beau, & du bon.

En éfet, que, d'un côté, le Grand Auteur de la Nature foit auffi celui de l'Union de nos Ames & de nos Corps, de l'Union de deux Subftances, qui nonobftant qu'elles diffèrent à tous égards, ont cependant une force naturelle & réciproque, pour agir l'une fur l'autre; n'en réfulte-t'il pas cette grande Vérité, que l'Union de l'Efprit & de la Matière, que la Vertu réciproque donnée à l'Ame & au Corps, n'a pû leur être communiquée que par un Etre, dont la Puiffance a tiré l'Univers du néant, & en a réglé l'Ordre d'une manière miraculeufe & divine ?

Que, d'un autre côté, l'Auteur de la Nature foit lui feul la *Caufe univerfelle*; que fa Volonté foit la *Force mouvante* qu'elle caufe; que fa Sageffe règle la communication des mouvemens; que de plus l'Ame unie au Corps *le voie en toutes chofes, l'adore en toutes chofes, le craigne & l'aime en toutes chofes*; ne font ce pas là des idées pures & sublimes, qui fe rapportent bien directement à fa Grandeur & à fa Providence ?

En troifième lieu, que le Maître de l'Univers ait donné a tous les Êtres, à toutes les Créatures, au Corps de l'Homme organisé, & à fon Ame des *Loix* qui foient la caufe de leurs mouvemens & de leurs actions; qu'il y ait

une Harmonie pré-établie entre l'Ame & le Corps, où le Corps est porté par sa constitution originale à exécuter les Volontés de l'Ame ; ne sont ce pas aussi des idées qui se réunissent pour admirer ce Chef d'œuvre de l'Auteur de la Nature, & en donner de merveilles de sa Divine Intelligence ?

Il seroit à désirer que l'examen de ces différens Systèmes se fit avec modération, & que l'on en tira toujours des considérations utiles ; mais le contraire arrive souvent, & il règne à ce sujet, une Guerre des plus animées entre les Savans. Les Sectateurs de la première Hypothèse sont acufés de forger une liaison entre la Masse ; l'étendue, & la pensée, qui ne peut pas exister ; ceux de la seconde prostituent ; dit-on, les Miracles ; & on impute aux troisièmes de souiller l'Univers, en n'y suposant que des Machines. Ceux qui admettent les Causes occasionelles, passent chez les autres pour être des Philosophes de mauvais goût, & ceux qui attribuent une efficace propre aux Causes secondes, sont regardés comme des Philosophes grossiers & sensuels.

Il me semble, *Monsieur*, que depuis tant de siècles que le Monde est créé, les Philosophes devroient enfin convenir des Causes qui produisent des effets si visibles, si admirables & si merveilleux ; cependant on en est en quelque façon aussi éloigné qu'auparavant, & le Problème de l'Union de l'Ame & du Corps est aujourd'hui aussi difficile qu'il l'a
jamais

jamais été. Ceux qui en veulent juger par les sens disent, comme au tems d'*Aristote*, qu'il est évident que le feu brûle, & que conséquemment *il faut être fou pour en douter.* Les Auteurs d'une opinion contraire, dit un grand Philosophe, *ont la cervelle renversée.*

Mais ces prétendus fous, ces Philosophes à cervelle renversée, que pensent-ils des autres ? *Ce sont de misérables Philosophes*, disent ils, *qui prennent pour Juges les sens, quoi que ce soit à ces mêmes sens que tous les préjugés doivent leur naissance ; que conséquemment ils sont plus sensuels que raisonnables.* Ils ajoutent, *que leur démonstration fait connoître la foiblesse de l'Esprit humain, & qu'en général leur Doctrine fait pitié.*

Dire que des Philosophes & des grands Philosophes ont la *Cervelle renversée*, que d'autres sont plus *sensuels que raisonnables*, c'est dire tout ce qu'il y a de plus véhément pour des Personnes de ce Caractère, & pour des Cœurs, qui devraient être généralement illimités ; c'est pousser la Philosophie au pié du Mur, reculer ses bornes, & renverser son Empire. En éfet ce sont des extrémités toujours dangereuses. Il semble que tout est perdu, que la Raison se soit retirée, & qu'elle ait abandonné le Genre humain à un misérable aveuglement.

Cependant le mal n'est pas si grand qu'on pourroit se l'imaginer. La Terre produit le Poi-
son

son ; mais elle produit aussi l'Antidote. On voit la même merveille dans la tête d'un Philosophe : Son imagination l'emporte , son Esprit l'arrête , & son Jugement le calme , fixe ses Maximes , & règle sa conduite. La Métamorphose n'est-elle pas alors des plus heureuses ? On s'agite , on cherche , on découvre des beautés que l'Esprit de Parti rendoit invisibles.

Mr. *Leibnitz* lisoit toutes sortes de Livres & nonobstant sa profonde Erudition , il disoit qu'il en tiroit toujours quelque avantage. On peut profiter aussi de toutes ces Hypothèses , quelques différentes qu'elles soient : Mr. *Pope* , qui m'a fourni l'occasion & le début de cette Lettre , pense à peu près de la sorte.

* Dans l'Esprit le moins clair , l'équitable Nature
Répond avec bonté quelque lumière obscure ,
Y grave d'heureux traits , quoi qu'à demi touchés :
Tels sont de *Raphael* les Dessains ébauchés.

Qu'on regarde ces Questions arduës des Métaphysiciens , comme des Labirinthés , elles ont pourtant leur beauté & leur régularité : Ce sont des Campagnes où les Fleurs se trouvent confonduës avec le Chardon.

Mais , d'un autre côté , n'y auroit il point de fruit défendu ? Cela est possible. Soions
L donc

* *Essai sur le Goût* Chap. I.

donc sur nos gardes ; évitons la séduction ; abandonnons les sentiers d'une folle Opinion ; laissons les Erreurs à la folle Ambition & à l'Orgueil de ceux qui en tirent Vanité ; parcourons la Scène de leur fautive Erudition ; & bannissons principalement l'Etude qui nourrit l'Esprit quand la Foi se perd.

Voilà de terribles Ecueils. Pourquoi de pareils Philosophes ne dorment-ils pas ; & pourquoi Mr. Pope les a-t'il tiré de leur assoupissement ? Malheur à celui dont l'Esprit , quoi que nourri par l'Etude , ne s'accorde pas avec le Jugement ! Disons avec Mr. Pope.

Ah ! que du Bel-Esprit le sort est malheureux ,
De tous les dons du Ciel ; c'est le plus dangereux !

Pour vous , *Monsieur* , dont la pénétration est connue , dont l'Esprit est toujours fécondé par le Jugement , loin de tomber dans de pareils écarts , vous faites servir vos rares talens , & vos vastes lumières à démontrer les grandes Vérités qui intéressent particulièrement le bonheur des Hommes : Votre Philosophie instruit la Jeunesse & réjouit les Vieillards. Qu'une telle situation est heureuse ! En réjouissant les autres, vous vous réjouissez vous mêmes. J'en parle par expérience, puis que votre joie fait la mienne. Je suis dans ces doux & agréables sentimens , &c.

Neuchâtel le 6. Décembre 1737. E. M. * * * *



HISTOIRE.

DE STRYANGEE, ET DE ZARINE

On trouve dans le 2. Tome des Mémoires de l'Acad. Royale des Belles Lettres un Morceau d'Histoire, qui m'a paru curieux & intéressant, & dont je vai vous faire part. On y voit le Vainqueur porter les Fers de sa Captive, & devenir son Esclave; On y voit une Reine conserver toute sa dignité au milieu de sa défaite; on voit son Cœur se partager entre la reconnoissance qu'elle doit à un Vainqueur qui l'adore; & ce qu'elle doit à sa gloire; on la voit enfin triompher de l'Amant le plus tendre & le plus sincère. Mais comme ce Morceau est tout à fait dans le goût Antique, il a fallu nécessairement y faire quelques changemens pour le rapprocher de nos Mœurs & de nos Usages :

CIAXARE, Roi des *Mèdes* étoit assujetti aux *Scithes*, depuis 28. Ans; mais il portoit fort impatiemment ce joug honteux, & il résolut de s'en délivrer: Dans ce dessein il invita à un Festin MARMARES leur Empereur, & ses principaux Courtisans. Il les fit tous enyvrer, & au milieu des délices & de

la joie, il eut la cruauté de les faire égorger, sans faire grace à un seul.

La Justice n'est pas une Vertu d'État.

Ce stratagème, ou plutôt cette perfidie, rendit la liberté aux *Médes*, & plongea les *Scithes* dans la plus profonde affliction. ZARINE, Fille de MARMARÈS, succéda à son Père; & son premier soin fut de le venger. C'étoit une de ces Heroïnes, qui joignent toutes les graces du Sexe, à toutes les qualités des plus grands Hommes. On ne pouvoit la voir sans l'aimer, ni l'entendre sans admirer son savoir & son éloquence. Elle ne voulut se reposer que sur elle même du soin d'une vengeance aussi juste, qu'elle vouloit la rendre éclatante. Son dessein étoit de porter le fer & le feu dans le Roïaume des *Médes*; & d'immoler le cruel *Ciaxare* sur le Tombeau de son Père. Ce Roi aperçut de loin la tempête qui le menaçoit, & fit de grands préparatifs pour s'en mettre à couvert; mais comme il étoit trop âgé, pour conduire une Guerre qui demandoit beaucoup de valeur & d'activité, il nomma pour Général, son Gendre TRIANGÉE, déjà célèbre par son courage, & par ses Exploits.

Striangée étoit un Prince plus distingué par son mérite, que par la grandeur de sa naissance. Il sembloit que la Nature & la Fortune avoient

agi de concert, pour le rendre l'Homme le plus aimable, & le plus puissant qu'il y eut parmi les Mèdes. Il avoit épousé RHÈTE'E; Fille de *Ciaxare*. Cette Princesse auroit été la plus belle de tout l'Orient, si *Zarine* n'avoit pas vécu dans le même tems, & n'avoit éfacé tout ce qu'il y avoit de plus accompli.

Deux Personnes si parfaites étoient cependant destinées à se faire une Guerre sanglante. *Zarine* avoit la gloire à soutenir, & son Père à venger; *Striangée* avoit à défendre l'Empire des *Medes*, & leur liberté. Ils étoient, l'un & l'autre, dans cet âge où l'on méconnoit la crainte, & où le péril le plus eminent frappe bien moins que la honte d'une défaite. Aussi firent-ils des prodiges de Valeur. On les auroit pris pour *MARS* & pour *BELLONE*, si le sang que l'on vit couler de leurs blessures n'avoit annoncé qu'ils n'étoient que des Mortels.

La Victoire, comme incertaine, leur partageoit également ses faveurs. Tout l'Univers étoit attentif au succès d'une Guerre, qui devoit décider du sort de deux Empires très puissans; & la Renommée se tenoit, pour ainsi dire, en suspens, dans cette égalité de mérite des deux Chefs.

Il étoit cependant impossible que la balance fut toujours parfaitement égale. Il ne faut souvent que très peu de chose pour faire pencher la Victoire d'un côté; le plus petit ac-

cident peut la faire passer d'une Armée à l'autre. C'est ce qui arriva alors. Le Cheval de *Zarine*, acablé de fatigue, dans la mêlée, & couvert de fleches, s'abatit tout à coup : Dans les mouvemens que fit cette Princesse pour le relever, *Striangée* qui la cherchoit depuis long-tem, la joignit & la fit sa Prisonniere. Belle *Zarine*, lui dit-il, je cherchois un péril digne de moi, & je ne voulois combattre que contre vous ; mais à présent que je vous ai vüe, je ne vous chercherai que pour vous défendre contre mes propres Soldats : Vous n'aurez point, dans vos Troupes, d'Ami plus tendre & plus zélé. Vous êtes plus libre que moi, & vous triomphés de mon Cœur, plus aisément que je n'ai triomphé de votre Personne.

Zarine le regardoit fièrement : Elle avoit le Cœur rempli de la honte de sa défaite ; elle fremissoit de rage de penser qu'elle devoit la Vie a son Vainqueur ; mais lors qu'elle le eut considéré quelque tems, elle fut frappée à son tour de sa politesse, & de sa bonne mine. Le Courage, qui de lui même a quelque chose de féroce, devient aimable quand la beauté lui prete ses charmes. Leurs yeux se rencontrèrent ; les regards de la Princesse s'adoucirent ; & elle l'invita honnêtement à venir se reposer dans sa Tente.

Quand ils y furent ; on parla de Paix. Elle fut bien-tôt conclue entre deux Ennemis, qui n'a-

n'avoient que les mêmes vûes & les mêmes sentimens. Ce ne fut plus que fêtes & que réjouissances. L'Estime se changea aussi tôt en Amour secret, & devint une Passion la plus noble & la plus genereuse.

Mais lors que *Striangée* vint à réfléchir sur la violence de cette Passion; il frémit du danger que couroit son innocence. Il étoit lié à *Rhétée* par des nœuds indissolubles, & il ne pouvoit aimer *Zarine* sans Crime. Cette réflexion le déchiroit, & le jettoit dans une affreuse mélancolie. Il fit confidence de l'Etat de son Cœur, à *Vagosés* un de ses meilleurs Amis, & chercha dans ses Conseils des ressources contre les maux qu'il prévoioit, ou du moins des consolations, qui lui étoient si nécessaires.

Vagosés étoit vertueux; mais il étoit accoutumé à flater les penchans de *Striangée*, & il n'eut pas la fermeté de lui résister. Il fut attendri des larmes qu'il lui vit verser; bien loin de l'exhorter à triompher d'une Passion criminelle, il l'invita à la déclarer à celle qui l'avoit fait naître, & lui laissa entrevoir quelques raisons d'espérance.

Ce Prince se rendit dans *Roxanace*, Capitale du Roiaume des *Scithes*. On lui fit une entrée magnifique: Il vola d'abord dans l'Appartement de *Zarine*. Vingt fois il voulut parler; mais sa voix expiroit sur ses lèvres. Son silence & son embarras exprimoient peut être

mieux la violence de son Amour, que tous ses Discours n'auroient pû faire. Enfin son funeste secret lui échapa. Il parloit à la Princesse, il la contemploit, & jamais elle ne lui avoit parû si belle. Quelle Majesté; mais en même tems quels attraits, & quelle douceur! C'est ainsi, *disoit-il*, en lui même, que VENUS paroîtroit si elle décroît sur la Terre, & qu'elle voulut enflamer tous les Cœurs. Son Amour croissoit de l'espérance d'aimer d'avantage; l'usage de ses sens étoit comme suspendu, & ses yeux seuls étoient animés. Je ne répéterai pas ici ses Discours; les sentimens ne s'expriment point; le Cœur seul peut exposer ce qu'il fait sentir. *Zarine* l'écouta sans l'interrompre; sa Vertu n'avoit rien de sombre & de farouche, & elle devoit trop à ce Prince pour lui marquer de l'aigreur & du ressentiment; elle se flata même, de pouvoir le ramener, par ses Conseils, à des sentimens dignes de lui. *Seigneur*, lui dit-elle, *je regarderois ce que vous venés de me dire, comme une simple Galanterie, si votre Air, & vos manières ne m'annonçoient la force de votre Passion; mais avés vous bien réfléchi sur les conséquences d'un Amour, que vous ne sauriés, vous même, vous empêcher de condamner; Vous, le Gendre d'un Grand Roi; Vous l'Époux de l'aimable & de la vertueuse Rhétée, brûler pour une Captive, qui ne sauroit être à vous!* Car, ne
vous

vous y trompés point ; malgré le penchant que je sens pour vous , je ne recevrai jamais vos Vœux & vos hommages ; Mes Peuples ne me reprocheront jamais d'avoir immolé ma gloire à une passion criminelle. On est toujours vertueux quand on fait des efforts pour l'être ; ce n'est pas être grand & courageux que de ne l'être seulement qu'à la tête de ses Armées. Nos vrais Ennemis sont en nous mêmes , & rien n'est plus beau que de les dompter. Jouissés , Prince , des douceurs que procure une réputation sans tâche , & des plaisirs qui accompagnent l'innocence. Triomphés d'une passion , qui souille votre gloire , & qui répandroit sur votre vie une honte éternelle. On est heureux d'ignorer l'amour ; mais on devient véritablement Illustre , quand on sait le vaincre.

Striangée ne put s'empêcher d'admirer l'Eloquence & la grandeur d'Ame de Zarine ; mais il se sentoit incapable de lui ressembler, Il ne lui répondit que par ses soupirs & par ses larmes , & se retira dans son Apartement , rempli de remors & de tristesse.

Tantôt , il avoit honte de lui même , & se reprochoit d'être plus foible qu'une Femme : Il auroit voulu pouvoir imiter Zarine. Mais lors qu'il se la representoit dans tout l'éclat de sa beauté , & qu'il se rapeloit les avis généreux & salutaires qu'elle venoit de lui donner , il sentoit qu'il n'auroit jamais la force de l'effacer de son cœur ; & son A-
mour

mour s'accroissoit de toute l'estime qu'elle méritoit.

Vagosès le trouva dans cette triste situation. *On me méprise*, lui dit-il, en le regardant fixement, *on méprise la passion la plus forte & la plus violente. L'ingrate qui n'a pû me vaincre par les Armes, triomphe de mon Cœur sans peine, & son triomphe va me coûter la vie. Je le sens, cher Vagosès, je ne puis survivre à ma honte & à mon désespoir : Ma rage va faire ce que tous les Ennemis des Mèdes n'ont pû exécuter ; je verserai mon sang aux yeux de ma cruelle Maîtresse, & son Cœur, tout insensible qu'il est, sera peut être attendri à ce spectacle.*

Vagosès fit inutilement tous les efforts, pour le détourner du dessein qu'il avoit formé ; mais il ne pût changer une résolution fixe & déterminée. *Striangée* voulut écrire pour la dernière fois à la Princesse. Voici son Billet, l'Histoire nous l'a conservé.

Je n'ai que quelques mots à vous dire, Be'le & cruelle Zarine, ne dédaignés pas les derniers soupirs d'un Amant qui vous immole sa Vie, ne pouvant vous sacrifier son Amour. Il n'appartient qu'à des Scithes de nous donner des leçons de barbarie. Ils verront ma mort, n'ayant pû voir ma déroute. Je vous ai sauvé la vie, & je ne saurois m'en repentir, quand je pense que j'ai conservé ce que l'Univers a de plus beau & de plus précieux. Vous avés méprisé ma tendresse.
Hé !

Hé ! que ferois-je dans le Monde sans elle ? Puis-je vivre si vous ne m'aimés pas ? Dans ces derniers momens, mes Vœux sont tous pour vous : Je vous souhaite le plus parfait bonheur ; si il vous est possible d'être heureuse après avoir immolé l'Amant le plus tendre & le plus fidèle.

Ce Prince fit urer *Vasosés*, de remettre fidèlement ce Billet à *Zarine* ; & prenant subitement son Poignard il se l'enfonça dans le sein. *Vasosés* fondant en larmes, faisoit rétentir tout le Palais de ses cris & de ses sanglots. Il fit des efforts inutiles pour arrêter le sang, qui couloit abondamment de la blessure que le Prince venoit de se faire. *Striangée* lui tendit les bras, & poussa le dernier soupir, en prononçant le nom de *Zarine*.

L'Histoire finit ici. Il manque deux Pages dans le Manuscrit de *Porphirogénète*, d'où elle a été tirée. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Lettre de *Striangée* fut rendue à *Zarine* ; mais on ignore l'impression qu'une nouvelle si funeste & si imprévue, fit sur cette Princesse. Ce que l'Histoire nous apprend, c'est que *Zarine* rendit ses Peuples très heureux & qu'elle en fut adorée. Son Trône fut l'azile de l'innocence ; elle ne fit sentir son pouvoir que par ses Bienfaits ; les Arts & les Sciences trouvèrent toujours chés elle une protection aussi sûre qu'éclairée.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ZURICH,

ON vient de publier, de l'Imprimerie des Frères *Burcklini*, un Programme ou Feuille d'Invitation à tous les Savans pour souscrire à une Edition entière de l'Ouvrage posthume de Mr. JEAN HENRI OTT, sur les *Annales du Cardinal BARONIUS*.

Cet Ouvrage sera en deux Tomes in folio, belle Impression conforme à l'Essai que l'on en donne dans cette même Feuille. Il comprend les XII. premiers Siècles de l'Eglise; & chaque Volume contiendra VI. Siècles. L'Auteur traite de tout ce qui a un rapport direct à l'Eglise, soit de la part des Empereurs, des Papes, des Patriarches; de ce qui concerne les principaux Sièges les Affaires publiques, les Ecrivains Eclésiastiques, les Dogmes, les Rites &c. Il fait connoître la liberté des Eglises d'Orient & d'Occident; Il défend la Puissance suprême & la Juridiction des Magistrats: Il décrit les persécutions, la conversion des Peuples, l'origine & les progrès des Hérésies: Il parle des Décrétales; des Décrets des Papes; des Actes, des Canons, des Convocations, des Présidens des Conciles & des Sinodes: En un mot le Savant

Auteur

Auteur ne laisse rien passer de tant soit peu considérable dont il ne fasse mention, & qu'il n'éclaircisse.

On peut juger du grand Ouvrage que l'on propose aujourd'hui aux Savans, par l'Echantillon qui parut en 1679. imprimé à Zurich in-4°. sur les trois premiers Siècles; & par la Réplique au Savant AUGUSTIN REDING, Abé d'Einſidlen, imprimée en 1681. Mr. JEAN-BAPTISTE OTT, Chanoine & Archi-Diacre de Zurich, Fils de l'Auteur, si connu par sa rare Érudition & par son profond savoir, dirigera cette Edition. On voit, dans la Feuille du Programme dont nous avons parlé, deux grandes pages de la Matière de l'Ouvrage même, sur deux Colonnes. Elles traitent des Evénemens de la dernière Année du Règne de CHARLEMAGNE. Par là on peut juger, non seulement du format & de l'impression de ce Livre; mais aussi de la Méthode & du mérite de la Matière qui y est traitée.

Les deux Tomes couteront 8. Florins, Argent de Zurich, dont on paiera la moitié, en souscrivant; & l'autre moitié en recevant le premier Tome. Dès qu'il y aura un nombre suffisant de Souscriptions, on commencera l'Édition sans perte de tems; en sorte que le premier Tome pourra paroître dans les commencemens de 1739. & le second, l'Année suivante. On peut prendre les Souscriptions

chez

chès Mr. le Chanoine OTT, ou chès les Frères *Bürcklini*, Imprimeurs & Libraires à *Zurich*; mais les ports de Lettres & de l'Argent; de même que celui des Exemplaires seront supportés par les Soucrivans.

B E R N E.

IL a paru de l'Imprimerie de LL. EE. une Dissertation Théologique d'environ 80. pages in-4°. intitulée: *Academia Cœlestis' ex mente Socini & Lucæ Mellerii Artemonii dicti) ad Sacram Scripturam, sanam rationem, & canam Antiquitatem examinata, cum vindicatione locorum Job. III. 13. VI. 62. Phil. II. 4. 6. aliorumque. Quam disquisitionem Theologicam, sub Praesidio S. SCHEURERI V. D. M. S. S. Theologiae Prof. publici ord. Pro viribus defendet S. KAUFFMANN, V. D. M. In Auditorio Majori, ad diem 27. Febr. 1739.* On y examine l'Academie Cœleste des Sociniens, qui prétendent que J. C. est monté au Ciel, pour y être instruit de ce qu'il devoit enseigner sur la Terre. Le célèbre Professeur combat cette opinion, en rapportant d'abord les preuves qui la détruisent, & en réfutant ensuite celles par lesquelles on veut l'établir. Il s'appuie sur l'Ecriture Sainte, sur la Raison, & sur l'Antiquité; & il expose sur-tout le vrai sens des Passage dont les *Sociniens* abusent. La Question est des mieux établie: On trouve dans les raisonnemens de M. SCHEURER

une

une exactitude, un ordre & une solidité, qui font plaisir. Il y règne aussi une vaste Erudition ; mais ce qu'il y a encore de plus louable, c'est que ce grand Théologien raporte le tout à la Gloire du Sauveur, en montrant qu'il n'a pas eu besoin de monter au Ciel pendant sa Vie, pour en apporter la Doctrine de l'Évangile ; mais qu'il en étoit la véritable Source.

Il vient aussi de paroître une nouvelle Dissertation curieuse de Mr. ALTMANN, Professeur en Langue Greque & en Morale : Elle roule sur les Verset 19 - 23. du Chap. VIII. de l'Ép. de ST. PAUL aux Romains. Il applique fort ingénieusement aux Juifs ce que l'Apôtre dit de la *Créature qui gémit*, ou des *Créatures qui gémissent, attendant que les Enfants de Dieu soient révélés*. On trouve dans cette Pièce, comme dans tous les Ouvrages de ce Savant Professeur, beaucoup de délicatesse, de pénétration & d'érudition.

L A U S A N N E.

NOUS annonçames, le Mois de Janvier dernier, un Livre sorti alors de l'Imprimerie de Mrs. Bousquet & Comp. en 3. Vol. in-8vo. intitulé : *Ouvrages pour & contre les Services Militaires Etrangers, considérés du côté du Droit & de la Morale, tant par rapport aux Souverains qui les autorisent ou les permettent, qu'aux Particuliers qui s'y engagent* : Publiés
pour

pour mettre le Public en état de juger sainement de l'Usage des Peuples Anciens & Modernes à cet égard, & en particulier de celui des Suisses. Par Mr. LOTS DE BOCHAT, Professeur en Droit & en Histoire à Lausanne. Il convient présentement de donner à nos Lecteurs une idée d'un Ouvrage aussi curieux qu'intéressant pour la Nation Suisse, dont il fait l'Apologie, par rapport aux Services Militaires.

Une Lettre adressée en 1723. à l'Illustre Mr. DE CROUSAZ, par un Savant Etranger, qui fut insérée dans le *Journal Littéraire de la Haie*, Tom. XII. Part. I. Art. XII. a donné naissance au Livre que nous annonçons. Elle renfermoit une espèce de défi à ce célèbre Professeur de justifier les Maximes des Suisses, & la pratique où ils sont de fournir des Troupes à d'autres Puissances. Nous rapporterons ici quelques traits de cette Lettre, avec les deux Questions proposées par l'Anonyme, parce que c'est principalement là dessus que la Dispute a été engagée.

L'Auteur de la Lettre dit d'abord que l'on travailloit à un *Ouvrage touchant les Droits & les Devoirs de l'Homme*, dans lequel on traiteroit ces Questions. 1. *S'il est permis à quelque Homme que ce soit de se loer indifféremment à un Prince Etranger pour porter les Armes, sans s'embarasser de la justice ou de l'injustice des Guerres que ce Prince peut avoir ?* 2. *Si un Prince,*

ou un Souverain quelconque peut vendre à un Souverain des Régimens; ou promettre de lui en fournir? Et si un Souverain peut permettre que sur ses Terres un autre Souverain lève des Troupes; tout cela sans s'embarasser de leur destination, que d'une manière politique & indifférente à la justice ou à l'injustice des Armes? Et en cas que cela se puisse faire pour un, si cela peut en même tems se faire pour plusieurs?

L'Anonime trouvoit que les vrais principes de la Morale menoient à la négative de ces Propositions. Cependant, dit-il, *comme ce seroit condamner de Loiables Cantons, qui le pratiquent; de sévères Magistrats qui le permettent & s'y engagent; & de rigides Ministres du St. Evangile qui l'autorisent par leur silence, on suspend son jugement &c.* Le motif qui le portoit de s'adresser à Mr. De Croufaz, pour savoir les raisons qui peuvent justifier l'affirmative des deux propositions; C'est, dit-il, *qu'on n'a pas crû trouver en Suisse un Homme, qui joignit à un plus grand savoir, un plus grand amour pour sa Patrie.*

On voit dans la Préface, que Mr. de Croufaz fut empêché d'écrire sur cette Matière, comme il en avoit formé le dessein, par la vocation qui lui fut adressée, peu après que la Lettre de l'Anonime eut paru, pour l'Académie de Groningue; & ensuite par l'Emploi de Gouverneur du Prince FREDERIC de HESSE CASSEL,

M

qui

qui ne lui laissent de momens libres, que pour mettre la dernière main à son *Examen des Pirrhonisme ancien & moderne.*

Mr. le Professeur De Bochat, au défaut de Mr. De Crousaz, se crût obligé de prendre la Plume, pour défendre la Nation des imputations & des qualifications odieuses dont on la chargeoit sur l'Article des Services Militaires Etrangers. Il répondit à l'Anonyme par une *Dissertation*, inserée dans la *Bibliothèque Germanique Tom. XI. & XII.*; & il dit lui même qu'il travailla avec d'autant plus de confiance sur le parti qu'il prenoit, qu'il étoit conforme aux idées de Mr. De Crousaz. Dans cette *Dissertation*, Mr. De Bochat prétend justifier, 1. *Les Particuliers qui s'errôlent au Service d'un Prince Etranger, par des motifs permis, pourvu qu'ils soient libres à cet égard.* 2. *Les Traités en général & en particulier ceux des Suisses, par lesquels un Souverain, à qui aucun engagement antérieur n'en a ôté le Droit, se lie à donner un certain nombre de Troupes, même à plusieurs Puissances qui se trouvent en Guerre les unes contre les autres.* Ces deux Points sont discutés en habile Jurisconsulte & en bon Logicien L'Auteur fait paroître une grande connoissance du Droit Naturel & du Droit Civil. Il établit ses raisonnemens sur des principes de Droit & de Morale, qu'il développe & qu'il applique à son su,et. Loin de supri-
mer

mer les plus fortes Objections que les Theologiens & les Jurisconsultes ont formé sur cette Matière, il tâche d'en triompher. Il s'appuie de diverses Autorités, principalement des Traitez & il cite la pratique des Peuples Anciens & celle de divers Etats modernes, pour autoriser l'usage des Suisses. Tout ce qu'il dit dans cette Pièce & dans les autres, est d'une Erudition choisie, & d'une Littérature curieuse & recherchée.

Le premier Tome contient, après une très belle Préface, la Lettre de l'Anonyme; la Dissertation dont on vient de parler; une Brochure, qui avoit paru imprimée à Genève en 1730. chez François Jaquier, intitulée: *Réfutation de l'Hypothèse de Mr. Loys de Bochat*, &c. sur le fameux cas de Conscience dont il s'agit. Ce Volume est de 177. pages sans la Préface. Le second Tome est de 230. pages, & le troisième de 210. pages: Ils renferment la *Réponse de Mr. de Bochat à la Réfutation de l'Anonyme*. Elle est parfaitement détaillée, & l'Auteur ne laisse rien passer qu'il ne réfute pied à pied. Il y traite aussi avec une certaine étendue diverses Questions incidentes, qui se sont présentées naturellement dans la Dispute, & qui répandent un grand jour sur diverses Matières de Droit. Cet Ouvrage nous paroît mériter, par toutes sortes d'endroits, la curiosité des Savans & du Public,

& fera toujours beaucoup d'honneur à l'habileté de son Auteur.

Mrs. *Bousquet & Comp.* annoncent au Public, qu'ils se sont intéressés à une Nouvelle Edition du *Speçtacle de la Nature*, par Mr. l'Abé PLUCHE, faite à Paris, par M. ne. la *Veuve Etienne*, & ils l'osrent par Souscription à Liv. 7. 10. Monnoie de Berne, paiables Liv. 4. en souscrivant, & Liv. 3. 10. à la fin de Mai prochain, en recevant l'Ouvrage complet. Ceux qui ne souscriront pas, en paieront Liv. 10. Cet Ouvrage est trop connu pour en faire l'Eloge. Personne n'ignore que c'est une excellente Introduction à la Philosophie naturelle. Il est autant agréable qu'instructif, non seulement pour les Savans; mais même pour les Esprits les moins cultivés sur ces Matières. L'Édition dont il s'agit, a divers avantages sur les précédentes de Paris & d'Hollande: Elle a été revue & augmentée par l'Auteur; on l'a enrichie de nouvelles Planches & les anciennes ont été gravées à neuf; d'ailleurs elle difere de beaucoup, pour le prix, de l'Édition d'Hollande, en 3. Volumes, qui s'est toujours vendue *Un Louis d'Or vieux*. Ceux qui ne seront pas à portée de *Lausanne* pourront souscrire dans les Bureaux d'Adresse du Pais; à *Berne* chez Mrs. *Gottschall & Comp.* & chez Mr. *Haller*, Libraires; à *Neuchâtel* chez Mr. *Boive*; à *Yverdu*n chez Mr. *Neubrand*; à *Vevai* chez Mr. *Chenebié*; & à *Genève* chez Mr. *Jacobi*; mais

mais comme on rendra le Livre francò dans cette dernière Ville, ceux qui y souscriront paieront en Argent courant de *Genève*. Les Souscrivans sont priés d'afranchir leurs Lettres.

G E N È V E.

MRS. *Pelissari & Comp.* Libraires & Imprimeurs ont sous Presse, & distribueront dans peu la suite de l'excellent Ouvrage du célèbre Mr. WOLFF, Professeur en Mathématiques & en Philosophie à *Marbourg*, intitulé: *Elementa Matheseos Universæ TOMUS IV. qui Geographiam cum Hydrographia, Chronologiam, Gnomonicam, Pyrotechnicam, Architecturam Militarem atque civilem complectitur.* Ce quatrième Tome a parû en Allemagne; mais en Papier & en Caractères aussi mauvais que les précédens; & il n'est pas moins rempli de fautes capitales. L'Édition de *Genève* est de beaucoup à préférer, par toutes sortes d'endroits. Rien ne peut mieux en assurer que la satisfaction que le Public a déjà marqué de l'impression des trois premiers Volumes.

Il vient encore de sortir des Presses de Mrs. *Pelissari & Comp.* un Ouvrage non moins distingué que ceux dont nous venons de parler. En voici le Titre: *Commentaire sur la Traduction en Vers de Mr. l'Abé DU RESNEL, de PEÏjai de Mr. POPE sur l'Homme; Par Mr. De*

Crousaz, Conseiller des Ambassades de S. M. le Roi de Suède & Landgrave de Hesse, ci devant Gouverneur de S. A. S. le Prince Frederic de Hesse, & Membre des Académies Royales de Paris & de Bordeaux &c. in 8vo. de 380. pages.

Le Poeme de Mr. POPE, en Anglois, sur la Vie & les Mœurs de l'Homme, a attiré l'attention de tous les Savans de l'Europe, par la beauté de la Poésie, par la richesse des expressions, par le Système de Morale fondé sur une Métaphisique abstraite & délicate, qui s'y trouve renfermé. Il est divisé en quatre Epitres, adressées à HENRI ST. JEAN LORD BOLLINGBROKE.

La première traite de l'Homme, considéré par raport à l'Univers entier, qui forme un Système général. Le Poete prétend y démontrer le peu de fondement de cette opinion, que l'orgueil suggère à l'Homme, que tout soit fait pour lui : On y fait voir l'injustice de ses plaintes, lors qu'il regrette les qualités qu'il n'a point, & qu'il envie celle des autres Créatures; & on y justifie la Providence, en établissant cette Maxime, envisagée par les uns comme une Vérité, & par d'autres comme un Paradoxe : *Que tout ce qui est, est bien.*

La seconde Epitre traite de la nature & de l'état de l'Homme, par raport à lui même considéré comme Individu. Mr. Pope trace d'abord un Portrait de l'Homme. C'est un Etre d'une nature mixte, borné dans ses facultés,
sujet

sujet à beaucoup de foiblesses : Il est un mélange de Passions, de Vices & de Vertus. Il établit deux Principes de nos Actions, l'Amour propre & la Raison, qu'il prétend être tous deux également nécessaires. L'un fait agir & l'autre retient. Ils s'unissent en ce point final de rechercher le plaisir & de fuir la peine. Les Passions sont des modifications de l'Amour propre : Elles sont les Elémens qui composent l'Homme, & qui par conséquent ne peuvent être détruites, mais qu'on doit modérer. Des Passions mêmes naissent les principes de nos Vertus; Vertus distinguées des Vices, quoi qu'elles en soient fort voisines, & pour ainsi dire aparentées. L'Homme, dit *Mr. Pope*, est un Cahos d'ombres & de lumières, qui ne peut être séparé que par le Dieu qui est en nous. Toutes nos Passions, même nos Vices, sont des Instrumens de la Providence, des moiens du bien général. Son grand principe est qu'on doit tout rapporter à la totalité de l'Univers, & à l'Être suprême n'agissant que pour une seule grande fin. Des foiblesses que la sagesse de la Providence a distribuées aux différens Ordres, il en résulte leur dépendance, leur union, leur force. De la distribution de foiblesses & de passions suit cette conséquence : *Que quoi que l'Homme soit folie, Dieu est toute sagesse.*

La troisième Epître traite de la nature &

de l'état de l'Homme considéré par rapport à la Société. L'Auteur y envisage l'union & la relation générale de tous les Êtres, les dépendances mutuelles de l'Homme & de la Bête, & leurs services réciproques. Il traite des divers liens de Société qui unissent les Hommes entre eux, & qui proviennent de nôtre nature, de nos besoins, de la Religion & du Gouvernement, &c. Il établit cette Vérité fondamentale, que pour l'amour de soi-même, il faut aimer les autres, & que par conséquent, *le véritable Amour propre & l'Amour social ne sont qu'un.*

La quatrième Epître traite de la nature & de l'état de l'Homme par rapport au bonheur. Le Poëte y prouve que la Vertu seule peut faire & fait ici bas nôtre bonheur. Il s'adresse d'abord au Bonheur d'une manière tout à fait poétique; & il fait voir ensuite qu'il a été mal défini par les Philosophes. Le bonheur doit consister, non dans le bien d'un seul, mais dans le bien de tous. Les vrais biens ne consistent qu'en trois choses; la *Santé*, la *Paix* & le *Nécessaire*. La Vertu seule donne la Paix, & joint à la jouissance des deux autres un plaisir que le Scélérat ne peut avoir. La Vertu consiste dans l'Amour de Dieu & du Prochain. Il n'y a que cet Amour qui puisse constituer un bonheur qui s'accorde avec le Système général & avec nôtre Système particulier. De toute cela il conclut,

clut , que la Vertu seule fait ici bas nôtre bonheur.

Cet Ouvrage a d'abord été traduit de l'Anglois en François , par Mr. l'Abé DES SEPT FONTAINES , & on en a fait plusieurs Editions. La Traduction , quoi qu'en prose est tout à fait poétique & brillante : on la lit avec un singulier plaisir.

Au reste l'Ouvrage de Mr. Pope a eu ses Approbateurs & ses Critiques. Plusieurs ont prétendu qu'il y avoit du *Spinofisme* dans ce Poëme ; d'autres y ont trouvé ce qu'ils apelent le *Fatalisme Leibnicien* ; & des troisièmes ont crû que tout au moins il pouvoit produire des effets dangereux sur quelques Esprits. Le P. *Tournemine* , Jésuite , un des premiers Théologiens & des grands Philofophes qu'il y ait en France , écrivant au Traducteur du Poëte Anglois s'énonce ainsi : *Je suis charmé de Pope ; c'est un Philosophe profond , & un Poëte vraiment sublime. Il ne nuira qu'aux Esprits corrompus , qui tournent tout en venin ; un Esprit droit en tirera un bon suc , de grandes vuës & des Maximes utiles.*

D'autres Théologiens n'ont pas pensé aussi favorablement sur cet Ouvrage que le P. *Tournemine*. Le célèbre Mr. DE CROUSAZ , entr'autres publia l'Année dernière son *Examen de l'Essai de Mr. Pope sur l'Homme* , imprimé , avec la Traduction en prose du Poëme , à Lausanne chez Mrs. *Bousquet & Comp.* Mr. *De Crousaz* y réfute les idées qui lui paroissent

sont dangereuses pour la Religion & il en prend occasion de tomber sur le Système Leibnicien.

Depuis lors il a paru une Traduction en Vers François de l'Essai de Mr. *Lope*, par l'Abé DU RESNEL. Mr. *De Croufaz* a été invité, par une Lettre, imprimée à la tête de ce Commentaire, de faire de nouvelles Observations sur ce Poème. Dans un petit Avis qui précède, le célèbre Professeur de *Lausanne* dit, que cette Lettre développe l'occasion & les motifs de ses nouvelles Observations. Mr. *l'Abé du Resnel*, continue-t'il, *n'a sans doute jamais pensé à composer son Poème pour faire plaisir aux Libertins : Mais le Cœur humain n'ayant que trop de penchant à l'incrédulité, on ne sauroit travailler avec trop de soin à lui enlever les prétextes de ses doutes, & les occasions de s'y affermir.* Voilà le but louable de Mr. *De Croufaz*. Son zèle pour la Religion l'a engagé à mettre de nouveau la Plume à la main, pour travailler à prévenir les pernicious effets qu'un Poème, établi sur des principes qu'il croit être très dangereux, peut aisément faire sur des Cœurs qui ont quelque penchant à se gâter. Le tour de ce dernier Ouvrage est très différent du premier. Le Poème entier de la Traduction de Mr. *Du Resnel* s'y trouve renfermé, & le Savant Observateur y commente les quatre, Epîtres en prenant toujours un certain nombre de Vers les uns après les autres. La Matière

tière de l'Ouvrage, & le Nom des Auteurs suffisent pour intéresser la curiosité du Public. Ces Questions Métaphisiques étant peu susceptibles d'Extraits, nous renvoyons les Lecteurs à l'Ouvrage même.

Les mêmes Libraires & Imprimeurs viennent aussi de donner un petit Ouvrage intitulé : *Essais sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, par Mr. DE MONCRIF, de l'Académie Française, 200. pages in-8° Ce Livre est divisé en deux Parties. L'Auteur explique, dans la première, d'une manière également agréable & utile, comment on peut & on doit plaire dans la Société. Dans la seconde, Mr. de Moncrif s'étend sur l'Education des Enfans: Sujet également important & nécessaire. On peut dire que cet Ouvrage est un des plus excellens en son genre qui ait paru depuis long-tems. Les Matières qu'il contient intéressent la Société en général, & les Familles en particulier, principalement celles des Personnes de distinction. Les Maximes de cet Illustre Académicien, sur l'Education des Enfans, ont une parfaite conformité avec celles qu'un des plus excellens Théologiens * & des plus grands Prédicateurs nous a donné depuis peu, dans des Sermons, faits exprès sur ce sujet, qui seroient d'une très grande utilité, si on les mettoit au jour. On voit à la fin des Contes ingénieux qui ne le cèdent point

en

* Mr. OSTERVALD, Pasteur à Neuchâtel.

en élégance & en beauté aux Fables que l'illustre M. DE FENELON , Archevêque de *Cambrai* avoit composées pour l'Education de M. le DAUPHIN. Ils renferment des Exemples frapans , qui font connoître la justesse des Maximes répandues dans les deux Parties de ce Livre. Nos Lecteurs jugeront du mérite de ces Contes , par celui que nous allons rapporter, qui, s'il n'est pas le plus beau, est l'un des plus courts,



LES AIEUX, OU LE MÉRITE PERSONNEL.

C O N T E.

IL y avoit jadis à la Cour de Perse un usage singulier , sur la manière de briguer & d'obtenir les grandes Places. Lorsqu'il s'en trouvoit une à remplir , tous ceux qui pouvoient y prétendre , se présentoient , en même tems devant le Souverain : Là , sur un *Talisman* , composé par les Génies , ils gravoient avec un Diamant les Titres qui leur donnoient lieu d'espérer la préférence ; & tel étoit le pouvoir du *Talisman* , que si pour se faire valoir , on y traçoit quelques faits , quelques éloges de soi-même , qui blessassent la vérité , les Caractères , en cet endroit , changeoient de couleur , lorsque le *Talisman* passoit entre les mains du Monarque. Le ROI , qui étoit le Prince de son Siècle le plus équitable , n'avoit trouvé que cet expédient , pour n'être jamais trompé par la vrai-semblance.

Un jour que la Province la plus considérable

de l'Empire se trouva sans Gouverneur, (*c'étoit le Khorassan*) comme il falloit, pour y représenter avec dignité, avoir des Richesses immenses, deux Hommes seuls vinrent se prosterner devant le Roi. L'un des Concurrents, qui s'apelloit *Kofroun*, descendoit des *Giamites*, cette Race si ancienne & si illustre dans la *Perse*, que peu d'autres osoient lui disputer la prééminence : Outre un avantage si favorable, pour être traité avec distinction par le Souverain, *Kofroun*, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fut attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure, beaucoup d'esprit; mais il étoit né farouche & impérieux : Son sérieux désignoit la fierté; son sourire marquoit une ironie méprisante : Occupé sans cesse de ses *Aïeux*, il s'approprioit en idée, comme si c'eût été une partie de leur succession, tout ce qui avoit fait leur gloire. *Tharsis*, c'est le nom de son Concurrent, descendu d'une ancienne Famille, mais peu connue, s'étoit acquis une considération telle qu'une plus haute Naissance que la sienne, n'auroit pû y rien ajouter. Avec les vertus & les talens, qui rendent digne des grandes Places, il pensoit si modestement sur tout ce qui pouvoit être à sa gloire; il paroissoit si peu occupé de son Esprit, dans les momens où il réussissoit d'avantage, qu'on lui pardonnoit sans peine, une supériorité qui ne servoit qu'à rendre son commerce plus aimable.

Kofroun, après s'être prosterné avec affectation,

(comme si la Cour avoit eu besoin de son exemple , pour rendre au Souverain ce devoir indispensable) reçût le *Talisman* , & persuadé que son mérite seul décidoit suffisamment en sa faveur , voici ce qu'il se contenta d'y tracer :
Mes Aïeux & moi.

Le *Talisman* passa ensuite dans les mains de *Tharsis* , qui pensant que ses grandes Richesses étoient le seul titre qui dût le faire préférer à plusieurs Hommes de la Cour , très dignes comme lui de cette Place , grava pour motifs de la grace qu'il atendoit du Monarque , ce peu de mots :
Vos bontés & mon zèle.

Le Roi resta quelques momens dans le silence , observant le *Talisman*. Il se tourna ensuite vers les Portiques d'un Salon intérieur , dont l'accès étoit interdit à tous ses Courtisans. A l'instant les Portiques s'ouvrirent ; on entendit un bruit mêlé du son des Instrumens & des acclamations qui acompagnent un triomphe , & l'on vit paroître soixante Vieillards vénérables , qui , après s'être incliné avec respect , se placèrent aux deux côtés du Trône , chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. *Kosroun* étonné , demanda en secret quelles étoient ces figures bisares , qui osoient se placer si près du Souverain. Tout garda le silence.

Voiez , dit le Roi aux deux Prétendans , *ces sages Vieillards qui m'environnent , plus éclairés que moi , vont choisir entre vous.* *Kosroun* , blessé de cet-

Le Roi, représenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre Juge que son Souverain ; & loin de rechercher à se rendre favorables les Vieillards de qui sa destinée pouvoit dépendre , il exposa, sans ménagement, que l'âge pouvoit avoir altéré leur Raison ; qu'attachés à des préjugés, à des usages qui avoient vieilli avec eux, ils seroient peut être injustes, avec le dessein d'être équitables ; Enfin son caractère présomptueux & altier, son mépris pour le reste des Hommes, parurent à découvert. Quelques uns de ces Vieillards voulant lui remontrer l'indécence des Discours qu'il osoit se permettre, il ne daigna pas les écouter : Son orgueil alla jusqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au seul Homme qui restât de l'Illustre Race des *Giamites*. A ce nom, les Vieillards firent un cri d'indignation : *Sachés*, dit le plus vénérable, *à qui vous faites ce reproche, c'est aux Giamites mêmes que vous parlez*. C'étoit eux effectivement, que le Roi, pour confondre le présomptueux, par les motifs mêmes qui faisoient naître sa confiance, avoit évoqués avec le secours du *Talisman*. *Kofroun* alors, dépouillé subitement de tout ce qui fondeoit sa considération, ne fut plus aperçû que par ses défauts. Il ne vit plus pour lui dans tous les yeux, que le mépris ou une sorte de pitié presque aussi humiliante. *Apprenez, malheureux Kofroun*, continua le Vieillard, *que celui à qui les Vertus de ses Ancêtres s'inspirent qu'un sentiment d'orgueil qui le fait haïr,*

est désavoué d'eux ; & que loin d'avoir part à leur gloire , il doit être condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes Concitoyens , dont il dédaigne d'être aimé. Le Roi , alors , nomma Tharsis , & les Vieillards disparurent.

On conçoit quelle impression cet Evénement fit dans la *Perse* , sur l'Esprit de ceux qui avoient d'Illustres Ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout à coup , on ne songea qu'à se rendre digne d'eux ; mais , malheureusement , le secret de les évoquer s'est perdu , & voici le seul éfet qui reste du pouvoir du charme : Quand on marque aux Grands , qui ne méritent rien par eux mêmes , des déférences ou du respect , une voix qu'eux seuls n'entendent pas , leur crie : *Ce n'est pas à vous , c'est à vos Aïeux que les égards dont vous jouissez s'adressent.*

L'Envie que nous avons de plaire aux Amateurs de l'Histoire de Suisse , nous engage à ramasser de tous côtés des Anecdotes curieuses & peu connues sur ce sujet , pour en faire un choix qui puisse être présenté à nos Lecteurs. Et comme nous devons recevoir de bon lieu quelques Particularités intéressantes sur l'Histoire de *Lucerne* , nous avons crû devoir renvoyer à un autre Mois la Continuation des *Fragmens Historiques* de cette République , pour faire usage des nouveaux Matériaux que nous recevrons , & placer chaque Evénement suivant l'Ordre Chronologique.

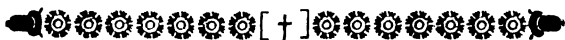
ON trouvera chez Mrs. les *Distributeurs* du *Mercure Suisse*, & dans les *Bureaux d'Adresse* de *Zurich*, *Berne*, *Bâle* & *Neuchâtel*: *LA RELIGION Naturelle & Révélée, ou Discours prononcés pour la Fondation de Mr. BOYLE, & abrégés par Mr GILBERT BURNET.* Cet Ouvrage rassemble tout ce que les plus grands *Théologiens Anglois* ont dit de plus fort & de plus solide, pour démontrer la Vérité & la Divinité de la Religion, & pousser ses Ennemis jusques dans leurs derniers Retranchemens. Les Noms des Illustres Auteurs de ces excellens Discours suffisent pour en donner la plus haute idée: On en est redevable aux Evêques *Kidder, Williams, Gastell, Bradford, Blackball, Leug*, & aux Prélats & Docteurs *Bentley, Harris, Stanhope, Samuel Clarke, Hancock, Whiston, Turner, Butler, Woodward, Derham, Ibbet, Jean Clarke, Gurdon, Burnet, Berriman* &c. Ils ont été imprimés en *Anglois*, l'Année dernière; & un Savant du premier Ordre les traduit actuellement pour en donner une Edition Française, qui s'imprime à la *Haïe*, chez *Mr. Paupie*, en 6. Vol. in 8^o. Le premier, qui va sortir de la Presse, contient 36. Feuilles d'une très belle Impression. Ceux qui voudront se procurer en *Suisse* un Ouvrage aussi utile, avant même qu'il paroisse en *Hollande*, pourront s'adresser aux Endroits ci-dessus indiqués, & en payant 10. sols, Argent courant de *Genève*, on leur délivrera une Promesse de

N

leur

leur fournir ce Ier. Tome, en payant encore 20 *sols* même Argent, & tous les autres Volumes à raison de 30. *sols espèces*, à mesure qu'ils sortiront de la Presse: Ce qui est un prix des plus modiques. On pourra souscrire jusques au 1. Juin prochain, passé lequel tems, on ne les donnera pas à moins de 40 *sols* le Volume.

Les mêmes Bureaux distribueront aussi, dans le courant d'Avril, les deux premiers Tomes des *Lettres Cabalistiques*, à raison de 12. *sols* le Volume, Argent de *Suisse*, à ceux qui souscriront pour cet Ouvrage entre ci & le 30me. Juin, ou qui auront souscrit pour les *Lettres Juives* de la nouvelle Edition de *Hollande*. Ceux qui ne seront pas du nombre des Souscrivans paieront 15. *sols*. Les *Lettres Cabalistiques* partent de la même plume que les *Lettres Juives*. Il y règne beaucoup de goût & de délicatesse, & elles méritent la curiosité du Public. Ils débiteront aussi: *Histoire des Révolutions de l'Isle de Corse & de l'Élévation de Théodore I. sur le Trône.*



ON nous écrit de *Genève* que les Pièces de Théâtre, représentées depuis quelque tems dans cette Ville, par la Troupe de Mr. de *Frainville*, Comédien François, y ont été fort suivies, & applaudies. Mr. de *Frainville*, qui s'est aquis beaucoup de réputation dans le Roiaume, a été sur

sur tout extrêmement goûté, non seulement par les talens pour le Théâtre & par la beauté de sa Déclamation; mais aussi dans le particulier par le mérite de sa Conversation, qui le fait rechercher des meilleures Compagnies. On pourra juger de la délicatesse d'Esprit de ce Comédien, par le Discours qu'il prononça, le 29. de ce Mois, pour la Cloture du Théâtre: Voici comment il s'exprima.

M E S S I E U R S

L A cessation des Spectacles, pendant la quinzaine qui s'approche, est un usage établi; C'est pour nous y conformer, que nous avons aujourd'hui l'honneur de prendre congé de vous.

Nous nous apliquerons pendant ce tems à l'Ecole des Amis, & à l'Enfant prodigue. Nous nous promettons de votre goût & de nos recherches, autant de succès pour ces Pièces qu'elles en ont eu à Paris. Nous vous remercions, Messieurs, d'une attention aussi favorable qu'elle est éclairée.

Nous ne nous attribuons, ni vos aplaudissemens, ni les larmes, dont les Dames ont honoré nos Tragédies. C'est un prix aquis aux célèbres Auteurs de ces Ouvrages. De toute la gloire dont vous les avez comblez, nous n'aspirons qu'à celle qui revient à l'art difficile, de donner des jours vrais & gracieux aux Tableaux que nous présentons.

Mr. Neveu nous quite & passe à la Troupe de

Lion. Nous le regrettons d'autant plus qu'il nous étoit uni par vos suffrages : Nous avons pourvu à le remplacer, & à rassembler encore de nouveaux sujets, afin de donner plus d'étendue à vos plaisirs.

Ne jugez pas, Messieurs, de ceux que nous vous préparons, par des commencemens tristes & embarrassés; il n'est rien que nous ne mettions en usage, pour soutenir un empressement qui nous honore & que nous voudrions fort mériter

Vous ne serez pas surpris, Messieurs, de voir des François, rapporter à un Héros de leur Patrie *, partie de la Faveur dont vous les faites jouir dans ce Magnifique Etat. Nous voudrions, MONSEIGNEUR, faire éclater nôtre reconnoissance, & par de nobles expressions toucher à quelques uns des traits qui caractérisent VOTRE EXCELLENCE; Mais, destinés à présenter des Vérités amusantes, nous ne savons pas loüer : C'est dans les sentimens du public, que vous recevrez, MONSEIGNEUR, des Eloges, dignes des Vertus & de l'Afabilité qui vous gagnent tous les Cœurs.

Nous pensons aussi, Messieurs, qu'un encens foible ou téméraire ne nous aquiteroit pas envers vous. C'est par l'étude, c'est par l'émulation, que des Hommes de nôtre Profession doivent signaler leur gratitude: Et voilà, MESSIEURS, voilà, ILLUSTRES FRANÇAIS, les moïens que nous emploierons à vous donner une idée de la nôtre. Heureux, si nos soins redoublent, & la passion que nous avons de vous plaire, donnent quelque force à nos talens, & vous engagent à nous continuer la bienveillance la plus glorieuse!

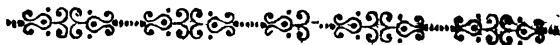
* Monseigneur le Comte DE LAUTREC.



EXPLICATION *du Logogriphe de Fevrier.*

A mi , Mai , Mil , & Lia ; MAIL
 Ali , Mi , La , Lima , Mal avec Ail ,
 Forment le burlesque langage ,
 Qui me procure l'avantage ,
 De faire voir à l'Univers
 Un Echantillon de mes Vers.

Ch. de Joux Mr. D. V.



E N I G M E.

QUoi qu'un nombre infini d'années ,
 M'ait rendu mille & mille fois
 Maître & témoin des destinées ,
 Et des Roiaumes & des Rois ;
 Quoi qu'une caduque Vieillesse ,
 Qui conduit doucement les autres au trépas ,
 Semble devoir ralentir la vitesse ,
 Dont je précipite mes pas ,
 Je nai point changé de méthode :
 Je vai toujours, je cours incessamment :
 Et quoi que bien plus vieux qu'Hérode ,
 Je suis encoi plus léger que le Vent.



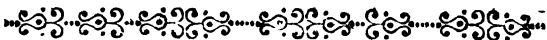
T A B L E

Lettre sur le Squelet d'un Eléphant pétrifié.	197.
Réflexions sur la Politesse.	207.
Lettre Critique au Spectateur.	214.
Aux Journalistes contre les Apologues de Mr. Wolff.	227.
Réflexions Politiques.	235.
Épître sur les plaisirs de la Vie Champêtre.	241.
Sur les Variations de la Philoophie , & l'assoupissement des Philosophes.	245.
Histoire de Sringee & de Zarine.	261.
Ouvrage posthume de Mr. I. H. Ott sur les Annales du Cardinal Baronius.	270.
Dissertation Théologique sur l'Acad. Celeste des Sociniens.	272.
Autre sur quelques versets du Ch. VIII. de l'Ep. aux Ro- mans.	273.
Ouvrage pour & contre les Services Militaires Etrangers,	273.
Spectacle de la Nature,	278.
Oeuvres de Mr. Wolff, Edition de Geneve,	279.
Commentaire sur la Traduction en Vers de Mr. l'Abé Du Resnel de l'Essai, de Mr. Pope sur l'Homme, par Mr. De Croufaz.	179.
Essais sur la nécessité & les moies de plaie , par Mr. De Moncrif.	285.
Les Aieux ou le Mérite Personnel , Conte	233.
Avis sur les Fragmens Historiques de Lucerne.	290.
La Religion Naturelle & Révélée.	291.
Lettres Cabalistiques.	292.
Discours pour la clôture des Spectacles à Genève.	293.
Explication du Logogriphe de Fevrier.	295.
Logogriphe.	295.

ERRATA DE FEVRIER.

Page. 141. L. 5. Il fait donc ; lisés , il fuit donc.

Page. 143. L. 9. servile ; lisés , sensible.



PANACEE UNIVERSELLE

LE Sr. Jean Louis Renaud, Chimiste de Rochefort, au Comté de Neuchâtel, aiant travaillé depuis 25. ans à des Recherches Chimiques, a decouvert enfin & conduit à sa perfection la PANACEE qu'il arsonce au Public. Ce Remède universel a des propriétés admirables. Il entre dans toutes les Veines où le Sang peut être infecté par quelque humeur ou infection que ce puisse être, & en purifie entièrement la Masse. Il cuit doucement les humeurs, nétoie les Entrailles, & ôte d'une manière naturelle la cause des Maladies. Il ouvre toutes les Obstructions; tant du Foie, de la Rate, du Pancras, que du Mesentère & de quelqu'autre partie du Corps que ce puisse être; & il les purifie aussi. Il ne touche rien au bon Chyle, comme font les autres Remèdes purgatifs, & il n'évacue simplement que ce qui peut être nuisible. En corrigeant la Masse du Sang & chassant la corruption, cet excellent Remède est cause que la Nature se fortifie de jour en jour, & que l'on jouit d'une santé parfaite. Il agit & purge le Corps humain suivant le tempérament d'un chacun, & les humeurs qu'il rencontre. S'il est besoin de Vomissement, il ne manque pas de faire son effet; mais doucement & sans violence. S'il est nécessaire de purger par les Selles, il le fait benignement. Souvent il purge par les Urines & par les sueurs; & quoi qu'il agisse avec certaines Personnes d'une manière presque imperceptible, il ne laisse pas que de les rétablir entièrement.

L'Auteur par le moien de sa Panacée a fait tout récemment des Cures admirables. On en indiquera ici quelques unes, dont il peut produire des témoignages authentiques. Il a guéri diverses Maladies Chroniques; des Ulcères aux Jambes, qui duroient de puis plus de 20. ans; des Maladies froides, telles que les Ecrouteles; toutes sortes de Fluxions en quelle partie du Corps que ce soit; des Hidropisies & des Paralysies les plus formées; des Coliques & de dangereux Miserere, dont les Personnes avoient des tumeurs de la grosseur du poing au bas du Ventre.

Cette Panacée a emporté diverses Migraines & plusieurs Vertiges, avec une prise seulement. Il n'y a point de Fièvres de quelque nature qu'elles soient qu'elle n'enlève dans
le

la seconde ou troisiéme prise , quand même elles sont accompagnées de Pleurésies. Elle ne souffre aucune Vermine dans le Corps ; elle tuë & chasse les Vers ; elle apaise en peu de tems les suffocations de Matrice ; & c'est un puissant & incomparable Diuretique pour détruire la Gravelle. C'est outre cela un Sudorifique immanquable pour les grandes Maladies ; & tout ce qu'il y a de plus Invéteré cède à son efficacité. On s'est servi aussi dernièrement au Pais de Vaud , & ailleurs , de cette Panacée , dans les Petites Vèroles , avec beaucoup de succès. L'Auteur de ce Remède peut faire constater , que plus de 2000. personnes de tout âge & de tout Sexe , atteintes de différentes Maladies , plusieurs même abandonnées des Médecins , ont été parfaitement rétablies par la vertu de cette Panacée.

Ce Remède n'a ni gout ni odeur , & il est très facile à prendre , soit dans un Opiat , dans du Bouil'on , du Thé , du Vin ou de l'Eau. La prise est de trois grains. Ceux qui sont d'un temperamment fort peuvent en avaler six grains ou deux Paquets , sans que la double ou même la triple Dose puisse les incommoder en aucune façon ; mais il faut observer de prendre des Beuillons ou du Thé de quart d'heure en quart d'heure , & de ne point manger qu'il n'ait entierement fait son effet. Il peut se transporter par tout & se conserver sans se gâter.

On trouvera cette Panacée à MOUDON chez Mr. le Capitaine LEAUTIER.

